4.

BAYARD A LYON,

OU

LE TOURNOIS,

Vaudeville historique, en trois Actes,

Dédié aux Dames de Lyon,

Par Marie-Emmanuel THEAULON,

Auteur de *Partie carrée*, du *Mariage de Cendrillon*, etc.

REPRÉSENTÉ, *pour la première fois, sur le Théâtre des Célestins de Lyon, en septembre* 1811, *sous la Direction de* M. RIBIÉ.

(Musique nouvelle de M. DREUILH. — Décors de M. ADVINANT. — Costumes dessinés par M. LANCELIN Fils. — Ballet de M. LACHAPELLE. — Mise en Scène par M. SOLOMÉ).

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1894

A LYON,

De l'Imprimerie de PELZIN et DREVON, Port du Temple, Hôtel du Languedoc, N.° 43. — 1811.

Digitized by Google

AUX DAMES DE LYON.

Soutien de la Chevalerie,
Avec vaillance et loyauté,
Mon Héros a, pendant sa vie,
Servi, défendu la Beauté.
Je mets en vous ma confiance:
Lorsque je tremble pour son sort,
La Beauté, par reconnaissance,
Doit le défendre après sa mort.

Digitized by Google

D. L. 8. 2bo p. 167

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Théodore du Terrail, Abbé d'Ainay, Oncle de Bayard, ...	*M. Guérin.*
Pierre du Terrail, connu sous le nom de Bayard, ...	*M. Lancelin* fils.
Héloïse, Nièce de l'abbé d'Ainay,	*Mad. Linville.*
Bellabre, Ami de Bayard, . . .	*M. Bruillon.*
Le Chevalier des Longues-Lances,	*M. Emile.*
Un Page du Roi, ...	*M.lle Valbourg.*
Un Juge de camp, ...	*M. Beuzeville.*
M. Laurent, Marchand de draps, .	*M. Armand.*
M. Judas, Fripier allemand, . .	*M. Félix.*
Pigeonneau, Valet de l'abbé d'Ainay,	*M. Notaire.*

Chevaliers.

Jeunes Filles d'Ainay.

Gardes.

Peuple de Lyon.

Domestiques de l'Abbé.

Danseurs, Danseuses.

Digitized by Google

hist. 8.4 lin fr. 2845 313158

BAYARD A LYON,

OU

LE TOURNOIS.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1894

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un salon gothique : une fenêtre, à droite, est supposée donner sur la rue ; une table est sur la gauche ; des meubles antiques décorent l'appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIGEONNEAU, *seul.*

(*Au lever du rideau, il regarde par la croisée ; il a un houssoir à la main*).

Que de bruit ! que de monde ! Les chevaux, les hommes, les femmes, les enfans ; on n'en finit pas. Quand je sors pour les commissions de M. l'Abbé, j'ai toujours peur de laisser dans la foule un fragment de mon individu ; ajoutez que les tournois me donnent un ouvrage dans la maison !... Il faut que je sois toujours à brosser, à épousseter.

Air *de Dreuilh.*

De braves et preux Chevaliers
De qui l'Amour est la devise,
Viennent déposer leurs lauriers
Aux pieds de la belle Héloïse.
Pour elle l'hommage est flatteur ;
Mais il a lieu de me déplaire :
Des Tournois elle a tout l'honneur ;
Moi, j'en ai toute la poussière.

Heureusement celui de demain est le dernier, et notre bon roi Charles VIII part pour l'Italie. J'aime beaucoup Sa Majesté ; je l'estime ; j'ai du plaisir à la voir : mais je suis content qu'elle

Digitized by Google

parte, parce que la Cour partira avec elle, que le bruit, l'embarras et la poussière partiront avec la Cour, et que M. Bayard reviendra du château du Terrail, où son oncle le retient prisonnier depuis qu'il est sorti des pages; pourquoi? je n'en sais rien.... Comme ce cher enfant doit s'ennuyer dans ce vilain château! De l'humeur dont je le connais, je suis étonné qu'il n'en ait pas vingt fois franchi les murs. Hum! si j'étais à sa place!... j'y resterais, son oncle ne badine pas; s'il avait le malheur de s'échapper et de revenir sans sa permission..!

SCÈNE II.

BAYARD, PIGEONNEAU.

BAYARD, *de la porte.*

Pigeonneau? Pigeonneau?

PIGEONNEAU.

Que vois-je? C'est lui.

BAYARD, *de la porte.*

Mon oncle est-il levé?

PIGEONNEAU.

A sept heures! Un chanoine! Y pensez-vous?

BAYARD, *entrant.*

Bon; et ma cousine?

PIGEONNEAU.

C'est différent: on ne dort guère à vingt ans; mais comment peut-il se faire....?

BAYARD, *vivement.*

Parle-moi des Tournois.

PIGEONNEAU.

Ils ont été magnifiques.

BAYARD.

Et Bayard n'y était pas!

PIGEONNEAU.

Il s'y est fait des exploits éclatans.

BAYARD.

Et Bayard n'y était pas!

Digitized by Google

PIGEONNEAU.

Celui de demain, qui est le dernier, sera, dit-on, le plus brillant.

BAYARD.

Bayard y sera..... Que je suis content d'avoir pu m'évader !

PIGEONNEAU.

Votre oncle ne le sera pas; mais pourquoi, diable, vous avait-il mis en prison ?

BAYARD.

Il avait trouvé mauvais que je me sois aperçu que ma cousine est jolie.

PIGEONNEAU.

Comment l'a-t-il su ?

BAYARD.

Je vais te conter cela. Lorsqu'à ma sortie des pages du duc de Savoie, je vins habiter Lyon et la maison de mon oncle, ...

PIGEONNEAU.

Il y a à peine deux mois.

BAYARD.

Je vis Héloïse, et j'en devins amoureux. Alors le respect et la timidité remplacèrent en moi la hardiesse du page : je devins d'une sagesse exemplaire : je ne faisais pas plus de trois ou quatre espiégleries par jour.

PIGEONNEAU.

Je m'en souviens.

BAYARD.

Cependant, portant toujours la livrée de la folie, l'habit de page, me regardant toujours comme tel, je m'indignai du repos de ma malice, et je résolus de faire servir mon antique hardiesse à mon amour.

PIGEONNEAU.

Et cela vous mena.....?

BAYARD.

En prison.

AIR : *Tandis que tout sommeille.*

Par une nuit obscure,
Tout en chantant, je veux

Digitized by Google

A l'objet de mes vœux
Dire ce que j'endure :
Je me rends donc
Sous son balcon,
Pour chanter ma souffrance ;
Mais, la nuit égarant mes pas,
J'allai tendrement, et tout bas,
Au balcon de mon oncle, hélas !
Adresser ma romance.

PIGEONNEAU.

Une aubade amoureuse à un chanoine ! cela ne laisse pas que d'être plaisant.

BAYARD.

Le lendemain, il me fit conduire au château du Terrail, où je devais rester jusqu'après les Tournois ; mais, comme les Tournois ne finissent pas, et que les murs de ma prison n'ont pas plus de trente pieds d'élévation, me voilà.

PIGEONNEAU.

Il me semble que vous vous regardez toujours comme page ?

BAYARD.

Toujours, tant que j'en porterai l'habit.

PIGEONNEAU.

Venez-vous essayer encore de dire à votre cousine que vous la trouvez jolie ?

BAYARD.

Oui ; mais en plein jour.

PIGEONNEAU.

Je vais annoncer à votre oncle.....

BAYARD.

Quoi donc ?

PIGEONNEAU.

Votre arrivée.

BAYARD.

Garde-t-en bien ; il faut ménager sa sensibilité : j'ai là certaine espiéglerie qui me vaudra mon pardon. Va-t-en épier son réveil ; tu viendras m'en avertir.

PIGEONNEAU.

Vous pourriez attendre un peu long-temps.

Digitized by Google

BAYARD.

Je ne suis pas pressé.

SCÈNE III.

BAYARD, *seul.*

Enfin me voilà hors de ce maudit château, et, après deux jours de marche, de retour dans cette bonne et belle ville de Lyon. Songeons, d'abord, à calmer mon oncle; nous nous occuperons ensuite du Tournois. Il me faut, pour combattre, un cheval, des armes et du courage. Du courage, j'en ai. Pour le cheval et les armes, je n'en ai point; mais avec de l'argent..... Oui; hé, comment m'en procurer?

AIR *des voyages.*

De ses conseils jamais avare,
Peu prodigue de son argent,
Mon oncle, quelquefois bizarre,
Me refusera surement;
Et les usuriers, toujours sages,
En tous les temps, ont trop bien su
Que prêter de l'argent aux pages,
C'est le placer à fonds-perdu.

L'essentiel, c'est d'obtenir mon pardon, et je l'obtiendrai; de découvrir mon amour à ma cousine, et de lui demander une écharpe, comme tous ces preux Chevaliers que j'ai résolu de prendre pour modèles, en demandaient à la dame de leurs pensées, avant de combattre.

SCÈNE IV.

BAYARD, BELLABRE.

BELLABRE, *dans le fond, se parlant à lui-même.*

Héloïse demande à me parler ce matin, avant le lever de son oncle! Que peut-elle me vouloir?

BAYARD, *sans le voir, réfléchissant.*

Comment lui faire une déclaration d'amour,

Digitized by Google

sans alarmer sa pudeur ?.... On est d'une gaucherie, quand on aime pour la première fois !....

BELLABRE, *idem.*

C'est la première fois qu'elle me permet un tête-à-tête.

BAYARD, *idem.*

J'espère bien que ce ne sera pas la dernière, et que je serai plus habille une autre fois. Héloïse approuvera-t-elle mon amour ?

BELLABRE, *idem.*

Aurais-je un rival ?

BAYARD, *idem.*

Pourquoi pas ?.... Mais, si je savais que quelqu'un osât l'aimer,.... malheur à lui ! Je crois que, dans ma rage,..... j'irais le trouver,.... et que..... je lui dirais.... !

(*En se retournant, il aperçoit Bellabre*).

C'est toi, Bellabre ! toi, premier page du gouverneur, mon supérieur en rang et mon inférieur en malice ! Que viens-tu faire ici si matin ?

BELLABRE.

Je venais savoir de tes nouvelles.

BAYARD.

Tu ne pouvais mieux t'adresser ; mais je te trouve un air tout raisonnable ! Est-ce que tu ne serais plus page, par hasard ? En effet, cet habit....!

BELLABRE.

Le jour que tu pris possession des donjons du château de ton oncle, je reçus un brevet d'officier pour entrer dans la garde du Roi, et, depuis quinze jours que Charles VIII est à Lyon, je suis à son service ; je pars avec Sa Majesté pour l'Italie.

BAYARD.

Tu pars ! Tu vas te battre ! Que tu es heureux !

Digitized by Google

BELLABRE.

Que ne peux-tu partir à ma place !

BAYARD.

Je le voudrais.

AIR : *Il marche à l'immortalité.*

Le feu sacré qui me dévore,
Ne me laisse point de repos :
Je me sens, quoique jeune encore,
Brûlé de l'ardeur des héros ;
Mon cœur est avide de gloire ;
Je n'aspire qu'à des hauts faits ;
Je soupire après la victoire ;
En un mot, je me sens Français.

BELLABRE.

Même Air.

Comme toi, j'entends, dans mon ame,
Retentir la voix de l'honneur ;
Comme toi, la plus vive flamme
Pour la gloire embrâse mon cœur :
Mais une femme jeune et belle
M'enchaîne ici par ses attraits ;
Il m'en coûte d'être infidelle,
Et pourtant je me sens Français.

BAYARD.

Tu es amoureux, Bellabre ? je te plains : c'est une cruelle maladie.

BELLABRE.

Comment ? Est-ce que tu aurais passé par là, toi ?

BAYARD.

(*soupirant*).

Ah ! mon Dieu !..... Quel est l'objet de tes soupirs ?

BELLABRE.

Chut !

BAYARD.

De la discrétion ! On voit bien que tu n'es plus page ; du moins, tu vas me faire le portrait de la dame de tes pensées, de cet objet charmant.

BELLABRE.

Volontiers ; le voici.

(*Héloïse paraît*).

Digitized by Google

SCÈNE V.

Les Précédens, HÉLOISE.

HÉLOISE.

Que vois-je ? Bayard !

BAYARD.

Ma cousine !

(*Il l'embrasse avec transport*).

HELOISE.

Vous êtes vif, petit cousin !

BAYARD.

N'y prenez pas garde.

AIR : *Il n'est plus temps de nous quitter.*

Si l'ennemi s'offrait à moi,
Je sens bien, charmante Héloïse,
Que je lui dirais : *Défends-toi*,
Loin de l'attaquer par surprise.
Mais d'une telle loyauté
Le sexe ne peut rien attendre :
On ne doit pas à la beauté
Donner le temps de se défendre.

HELOISE.

Vous avez quitté le château sans l'aveu de mon oncle ! c'est très-mal.

BAYARD.

C'est très-bien ; ma grâce n'arrivait pas, je viens la chercher.

HELOISE.

Rien ne peut vous excuser.

AIR : *Que je dois de reconnaissance.* (De la Chaumière Moscovite).

Depuis que par la mort cruelle
Votre père vous fut ravi,
Mon oncle, à son serment fidelle,
Jusqu'ici vous en a servi.
De ses bienfaits est-ce là le salaire ?
Vous lui deviez un autre prix :
Il a pour vous les bontés d'un vrai père ;
Ayez pour lui le respect d'un bon fils.

BAYARD, *un peu déconcerté.*

En vérité, vous me feriez repentir de m'être évadé, et je me sentirais presque le courage de retourner à ma prison, si....

Digitized by Google

SCÈNE VI.

Les Précédens, PIGEONNEAU.

PIGEONNEAU.

M. Piquet, M. Piquet, votre oncle est éveillé; je viens d'entendre craquer son lit.

BAYARD.

Hé bien, écoute. (*Il lui parle à l'oreille*).

PIGEONNEAU.

Comment! Vous voudriez...?

BAYARD.

Fais ce que je te dis.

PIGEONNEAU.

Mais ç'a va lui casser bras et jambes, à ce brave homme.

BAYARD.

Tant mieux : il se croira trop heureux de me pardonner.... Va.

PIGEONNEAU, *allant et revenant.*

Si nous attendions après son déjeûner? Il lui faudra du courage pour supporter cette nouvelle.

BAYARD.

Eh! va, te dis-je.

HELOISE.

Mon cousin, craignez d'irriter encore plus mon oncle contre vous.

BAYARD.

Vous êtes là pour l'apaiser. Héloïse, Bellabre, ne lui dites pas que vous m'avez vu : il y va de mon bonheur; je fuis pour revenir triompher. (*Il sort*).

SCÈNE VII.

HELOISE, BELLABRE.

BELLABRE.

Nous voilà seuls, ma chère Héloïse; qu'avez-vous à m'apprendre?

HELOISE.

Le plus grand des malheurs.

Digitized by Google

BELLABRE.

Serais-je menacé de vous perdre ?

HELOISE.

Oui, mon cher Bellabre : apprenez que mon oncle me destine un époux, et que cet époux arrive aujourd'hui. C'est pour ce fatal hymen, qui doit, dit-il, me combler de gloire et de prospérité, qu'il m'a fait venir de Paris. Ignorant les vues qu'il avait sur moi, me croyant libre, j'ai cédé aux doux sentimens que vous m'avez inspirés : hier, il m'a fait connaître ses intentions; jugez de ma douleur !

BELLABRE.

Oui, sans doute ; mais je compte assez sur votre tendresse, pour croire que vous ne trahirez pas vos sermens par une lâche obéissance.

HELOISE.

Vous vous trompez, Bellabre.

AIR *de Wacher.*

De l'amour qui pour vous m'enflamme
J'attendais mes jours les plus doux ;
Mais mon oncle acquit sur mon ame
Des droits sacrés bien avant vous,
Si prendre le devoir pour guide
A l'amour est manquer de foi,
Vous pouvez m'appeler perfide :
On ne peut l'être plus que moi.

BELLABRE.

Mais quel est donc cet heureux rival ?

HELOISE.

C'est un Chevalier provençal, que sa bravoure et sa loyauté ont rendu fameux ; le sire des Longues-Lances.

BELLABRE.

C'est la première fois que j'entends prononcer son nom.

HELOISE.

S'il faut en croire mon oncle, il s'est acquis un grand renom dans les armes.

BELLABRE.

Cela peut être ; mais, si j'en crois cette

Digitized by Google

réputation dont je n'ai jamais entendu parler, et ce nom burlesque des Longues-Lances, c'est sans doute un de ces gentillâtres comme on en voit tant dans nos provinces, qui, fiers de leur naissance souvent fort obscure, pour quelques succès obtenus dans les modestes Tournois de leur châtellenie, s'imaginent que la terre entière retentit du bruit de leur nom, ne rêvent que gloire, combats, immortalité, et traînent toujours après eux leurs armes, leur écuyer, leurs ridicules et l'ennui.

HELOISE.

Quand il serait tel que vous le dépeignez, Bellabre,.....

BELLABRE.

Non, Héloïse, non; cet hymen n'aura pas lieu.

AIR : *Muse des bois, etc.*

Quand du devoir la sévère puissance
Vient de dicter l'arrêt de notre amour,
De notre amour l'énergique constance
Doit rappeler de l'arrêt en ce jour.
S'il faut qu'ici l'un l'emporte sur l'autre,
Devant l'amour le devoir doit ployer.

HELOISE.

Pour mon bonheur, peut-être pour le vôtre,
Tâchez plutôt de les concilier.

BELLABRE.

On vient; c'est votre oncle. Je m'éloigne, et vais rêver aux moyens de détourner le coup affreux qui me menace.

SCÈNE VIII.

HELOISE, L'ONCLE, PIGEONNEAU.

L'ONCLE.

Que m'apprends-tu donc là? Mon neveu, mon cher Bayard s'est cassé la jambe!

PIGEONNEAU.

Oui, Monsieur.

HELOISE.

Non, mon oncle : on vous trompe; c'est

Digitized by Google

une ruse de mon cousin pour se faire pardonner son évasion du château.

L'ONCLE.

Je respire. (*à Pigeonneau*) Coquin !

PIGEONNEAU, *à part.*

Je savais bien que cette jambe-là ne nous mènerait pas loin.

L'ONCLE.

Ne te trompes-tu pas, au moins ?

HELOISE.

Bayard est ici : je l'ai vu.

L'ONCLE.

Il me payera cher cette espiéglerie.

HELOISE.

J'espère, mon oncle, qu'en faveur du service que je vous ai rendu, vous m'accorderez la grâce de mon cousin.

L'ONCLE.

Je lui pardonne son évasion, mais non pas d'avoir voulu me causer du chagrin pour ses menus plaisirs, et je l'attends.

HELOISE.

Quelle punition lui réservez-vous ?

L'ONCLE.

Je n'en sais rien. Que dis-je ?..... Oh ! l'excellente idée ! Notre étourdi n'a quitté le château que pour venir voir la fête de demain; afin d'obtenir sa grâce, il va sans doute se faire porter ici comme étant griévement blessé ; je le tiens ! Comme je vais me venger !

HELOISE.

Comme on ne se venge pas.

AIR : *Fidelle ami de notre enfance.*

Quand le ciel, dans sa prévoyance,
Donna des oncles aux neveux,
Pour guider l'inexpérience
De leurs desirs impétueux,
Sa bonté, toujours tutélaire,
Dans leurs yeux plaça la rigueur,
Dans leur bouche mit la colère,
Et l'indulgence dans leur cœur.

Digitized by Google

L'ONCLE.

C'est vrai ; mais, pour cette fois..... Que nous veut-on ?

SCÈNE IX.

Les Précédens, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, on apporte votre neveu.

L'ONCLE.

C'est bon ; apporte-nous le déjeûner.

PIGEONNEAU, *à part.*

Si je pouvais prévenir notre page que son oncle sait tout !

L'ONCLE.

Si tu dis un mot, je te chasse.

PIGEONNEAU.

Oui, Monsieur. (*On apporte le déjeûner*).

L'ONCLE, *à Héloïse.*

Amusons-nous aux dépens de notre étourdi.

(*Ils se mettent à table*).

SCÈNE X.

Les Précédens, BAYARD, *porté dans un grand fauteuil ; il a la jambe couverte d'un manteau, et affecte une grande faiblesse.*

CHŒUR.

AIR *de Dreuilh.*

Accident funeste !
Sort trop rigoureux !
Un page si leste,
Devenir boiteux !

BAYARD, *se relevant, à son oncle.*

Si ce qui m'arrive
Me met en courroux,
Ah ! c'est qu'il me prive
De courir vers vous.

CHŒUR.

Accident funeste !
Sort etc.

L'ONCLE, *déjeûnant.*

Vous êtes à plaindre, Monsieur ; mais vous

Digitized by Google

êtes encore fort heureux de venir me trouver avec une jambe cassée.

BAYARD, *à part.*

Diantre ! ce n'est pas là l'accueil que j' attendais. Ahi ! ahi !... (*haut*) Ah ! mo oncle, je serai boiteux pour le reste de ma vie.

L'ONCLE.

Tant mieux.

AIR *d'Angélique et Melcour.*

Quand j'ai tout fait pour vous changer,
Le malheur a lieu de me plaire,
Puisque lui seul peut corriger
Votre humeur mutine et légère.
Boiteux, on ne vous verra pas
Faire le fou, courir sans cesse;
Car vous ne pourrez faire un pas
Sans pencher vers la sagesse.

Et, en cette faveur, je vous pardonne votre évasion.

BAYARD.

Ahi ! ahi !

L'ONCLE, *à Héloïse.*

L'effronté coquin ! Voyons comment il se tirera de là.

BAYARD.

Eh ! mon oncle,

AIR : *Du partage de la richesse.*

Qu'importe que de la sagesse
Je suive le sentier étroit,
Si, dans ce beau chemin, sans cesse
Je ne puis, hélas ! marcher droit ?
D'ailleurs, lorsque j'aime la guerre,
Voyez quel sera mon tourment
De ne pouvoir, dans la carrière,
Que m'avancer clopin-clopant !

L'ONCLE.

Hé bien, Monsieur, vous vous ferez chanoine : c'est un état où l'on fait son chemin tout doucement.

BAYARD.

Ah !... je souffre beaucoup moins.

Digitized by Google

L'ONCLE.

Je vous faisais enfermer à l'instant pour six mois, si vous aviez eu le malheur de vous échapper sans accident; et, si vous aviez eu l'audace de joindre la ruse et le mensonge à cette faute, je vous faisais mettre au donjon pour le reste de votre vie.

BAYARD.

Ahi ! ahi !... (*à part*) Comment lui avouer maintenant....?

PIGEONNEAU, *regardant par la croisée.*

Monsieur, un cavalier, suivi de deux écuyers, descend de cheval à notre porte.

L'ONCLE.

Ma chère Héloïse, c'est surement ton prétendu.

BAYARD, *se levant et courant à la fenêtre.*

Son prétendu !.....

L'ONCLE, *le ramenant sur le devant de la scène.*

Ah ! monsieur le pendart, je vous y prends : c'est donc ainsi que vous vous moquez de moi ? Coquin, je veux t'arracher les oreilles.

BAYARD.

Un moment, mon oncle.

AIR : *Une abeille toujours chérie.*

Je conviens que je suis coupable,
Que je suis très-étourdi; mais
Une punition semblable
Ne peut avoir de bons effets :
Vous perdrez le fruit de vos veilles;
Car, me privant de vos leçons,
Si vous m'arrachez les oreilles,
Je n'entendrai plus vos sermons.

L'ONCLE, *à part.*

Le moyen de se fâcher contre ce drôle-là ! (*haut*) Apprêtez-vous à retourner sur-le-champ au château..... Je prétends.... Et moi qui ne vais pas au devant du sire des Longues-Lances !

HELOISE.

Mon oncle, je me retire.

Digitized by Google

L'ONCLE.

Tu vas faire un peu de toilette, c'est bien naturel. Va, je te présenterai bientôt ton mari. (*Elle rentre*).

BAYARD, *à part.*

Il ne l'est pas encore.

SCÈNE XI.

Les Précédens, excepté HELOISE, le Chevalier des LONGUES-LANCES; deux ECUYERS, *portant, l'un sa lance, l'autre son écu.*

L'ONCLE.

AIR *de Dreuilh.*

Chevalier preux et tendre,
Depuis au moins quinze jours,
Vous vous faites attendre
Par l'hymen et les amours.

LE CHEVALIER.

A la plus Belle des belles
Pour venir offrir mes vœux,
L'amour me prêtait ses ailes;
Mais mon cheval est boiteux.

Ensemble.

L'ONCLE.

Chevalier preux et tendre,
Depuis au moins quinze jours,
Vous vous faites attendre
Par l'hymen et les amours.

LE CHEVALIER.

Chevalier preux et tendre,
Je veux l'être pour toujours,
Et ne plus faire attendre
Ni l'hymen ni les amours.

BAYARD.

En vain l'on veut prétendre
Me la ravir pour toujours;
Ah! je saurai défendre,
Contre l'hymen, les amours.

BAYARD, *à part.*

Si je pars pour le château, tout est perdu.

L'ONCLE.

Enfin vous voilà. A demain la noce: Chevalier, le jour d'un Tournois, ce sera une époque mémorable pour vous; car je ne doute pas que vous n'ayez l'intention de faire ouvrir la barrière, pour rompre une lance en l'honneur de votre épouse.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

AIR : *Entendez-vous l'airain sonner.*

Oui, je prétends, à ce Tournois,
Preux Chevalier, amant fidelle,
La rendre fière de son choix,
En la proclamant la plus belle.
Mais rompre une lance n'est rien :
Le jour d'une si douce chaîne,
Mon cher oncle, j'espère bien
En rompre une demi-douzaine.

L'ONCLE.

J'aime ce courage indompté.

LE CHEVALIER.

Et vous pouvez dire indomptable. Quel est le mortel assez audacieux pour soutenir que celle que je vais épouser, n'est pas la plus belle ?

L'ONCLE.

Vous ne l'avez jamais vue.

LE CHEVALIER.

C'est égal. (*Apercevant Bayard.*) Quel est ce jouvenceau ?

L'ONCLE.

C'est un libertin.

LE CHEVALIER.

Votre neveu, je parie ? Bonjour, petit cousin. Il est bien triste, pour son âge !

L'ONCLE.

Je vais le renvoyer en prison.

BAYARD, *à part.*

Oh ! la bonne idée ! (*Bas au Chevalier.*) Mon cousin, demandez ma grâce. (*à part.*) Si je reste, il n'épousera pas Héloïse.

LE CHEVALIER.

J'espère, cher oncle, qu'en ma faveur vous lui pardonnerez.

L'ONCLE.

C'est impossible.

BAYARD, *bas, au Chevalier.*

Insistez.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Je vous le demande en grâce.

L'ONCLE.

J'ai de bonnes raisons pour qu'il parte.

LE CHEVALIER, *à Bayard.*

Il dit qu'il a de bonnes raisons pour que vous partiez.

BAYARD, *bas, au Chevalier.*

J'en ai d'excellentes pour rester.

LE CHEVALIER.

Cher oncle, je vous en supplie, permettez qu'il assiste à mon hymen, et qu'il soit témoin, demain, de mes exploits : il faut des exemples à la jeunesse.

L'ONCLE.

Hé bien, vous le voulez, je lui pardonne; il ne partira pas.

BAYARD.

O bonheur !

AIR : *Tu peux, dans cette bagatelle.*

Mon cousin, que je vous embrasse;
Vous venez de combler mes vœux.
Mon oncle, en m'accordant ma grâce,
Vous venez de faire un heureux.
(*A part*).
De concert, chacun d'eux exauce
Les vœux que je formais tout bas :
Puisque je vais être à la noce,
Le prétendu n'y sera pas.

Songeons au moyen de rompre ce fatal mariage; je ne vois que Bellabre qui puisse m'aider. Allons vîte le chercher. (*Il sort*).

SCÈNE XII.

L'ONCLE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Je me suis attaché le petit cousin pour la vie. Cher oncle, ordonnez, je vous prie, qu'on me donne un appartement : je veux

Digitized by Google

quitter cette cuirasse qui effarouche sans doute les amours et la beauté ; car je ne vois point paraître votre nièce.

L'ONCLE.

Elle attend qu'on l'appelle.

LE CHEVALIER.

Elle attend ! appelez-la donc ; ne la faites pas languir ; ne me faites point languir moi-même : le portrait charmant que vous m'en avez fait.....

L'ONCLE.

N'est pas flatté.

Air de Dreuilh.

Elle unit au don d'être belle,
Celui d'avoir beaucoup d'esprit :
Elle est timide ; mais, en elle,
A l'esprit la grâce s'unit :
Aux dons heureux de la sagesse,
Elle unit des talens nombreux :
Vous voyez bien que, chez ma nièce,
Tout s'unit pour vous rendre heureux.

Plusieurs Chevaliers distingués m'ont demandé la main d'Héloïse ; mais vous aviez ma parole, et j'ai rejeté leurs prières. Vous seul, par vos vertus, vos qualités aimables, et sur-tout l'amitié qui unit nos familles, méritez de posséder ce trésor ; je vous confie le bonheur d'Héloïse.

LE CHEVALIER.

Il est en bonnes mains.

L'ONCLE.

J'en suis persuadé. Ah ! çà, mettez-vous à votre aise : regardez désormais cette maison comme la vôtre. Je vous quitte, et vais disposer ma nièce à vous recevoir. (*Il sort*).

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, *seul.*

Heureux Chevalier, tu vas donc unir le

Digitized by Google

myrte de l'amour au laurier qui
tête illustre !.... Illustre ! c'est bien le
Je touche à peine à ma trente-septième année, et je me suis déjà trois fois distingué aux Tournois de Carpentras, ma douce patrie, où mes exploits et ma galanterie m'ont valu le nom d'*Amadis provençal.*

SCÈNE XIV.

LE CHEVALIER, BAYARD.

BAYARD, *à part.*

Bellabre va venir ; je renais à l'espoir. Ah ! voilà notre prétendu. Il parle seul ; écoutons.

LE CHEVALIER, *sans le voir.*

Débarrassons-nous de nos armes.

BAYARD.

Il est armé de pied en cap, comme s'il allait à la guerre !

LE CHEVALIER, *sans le voir.*

Je viens me marier, et je ne dois rien négliger pour plaire à la dame de mes pensées.

BAYARD.

Il me vient une idée !.... Oui ; le tour sera excellent : nous verrons s'il est brave.

LE CHEVALIER.

AIR : *Ermite, bon Ermite.*

Posons d'abord ce casque,
Qui me sied à ravir.

BAYARD.

De ce bonnet fantasque
Tâchons de nous couvrir.

(*Il se revêt des armes, tandis que l'autre les quitte*).

LE CHEVALIER.

Posons sur cette table
Le sort de vingt combats,
Mon glaive épouvantable.

BAYARD, *le prenant.*

Qui n'épouvante pas.

LE CHEVALIER.

Cette cuirasse immense.

Digitized by Google

BAYARD.

Au lieu de cet acier,
Couvert de ma vaillance,
Prenons sa lance.
Me voilà Chevalier !

(*En disant ces mots, il baisse la visière, et se met en attitude, en frappant le théâtre de sa lance*).

LE CHEVALIER, *se retournant.*

Ciel !

BAYARD.

Chevalier, vous voyez devant vous un guerrier qui adore Héloïse ; je ne souffrirai point qu'on me l'enlève.... Etes-vous braye ?

LE CHEVALIER.

Je ne le dis jamais... Je le prouve, et je vais.... Je crois, Dieu me pardonne, que ce sont mes armes.... En effet.... Qui que vous puissiez être, je ne vous connais pas ; mais vous êtes un fripon.

BAYARD, *la lance en arrêt.*

Insolent !

LE CHEVALIER.

A moi, mes deux écuyers.

SCÈNE XV.

Les Précédens, L'ONCLE.

L'ONCLE.

Quel tapage faites-vous donc là ?

BAYARD, *à part.*

Mon oncle !.... Que faire ?

LE CHEVALIER.

Déloyal Chevalier....!

L'ONCLE.

Qui êtes-vous ?.... Que voulez-vous ?

BAYARD.

Je suis votre neveu, mon oncle ; je veux rire..

LE CHEVALIER.

Le petit cousin !.... Jeune homme, point de plaisanterie de cette espèce, je vous en prie.

Digitized by Google

L'ONCLE.

Ah! Ah! je vous y prends! Au donjon.

BAYARD.

Quoi! pour cette bagatelle? (*à part.*) Heureusement le grand cousin est là. (*au Chevalier.*) J'ai encore recours à vos bontés : je ne voulais que m'amuser.

LE CHEVALIER.

A la bonne heure... Cher oncle, il faut lui pardonner : c'est une espiéglerie innocente.

L'ONCLE.

Non, non : il va partir sur-le-champ.

LE CHEVALIER.

Mon bonheur ne sera pas complet, s'il n'en est pas le témoin.

L'ONCLE.

Allons, il faut bien vous céder : je lui pardonne, à condition que je ne lui pardonnerai plus.

BAYARD.

J'y consens.

LE CHEVALIER, *bas.*

Vous avez tort; j'aurais encore demandé grâce pour vous.

BAYARD, *de même.*

L'un n'empêche pas l'autre.

L'ONCLE.

Venez, Chevalier; je vais vous présenter à ma nièce.

BAYARD, *à part.*

A Héloïse! (*Il se met entre eux*). Mon oncle, que dites-vous de ma tournure?... Je dois avoir l'air d'une enseigne de marionnettes, avec les armes du cousin!

L'ONCLE.

Vous avez l'air martial.

BAYARD.

Hé bien, mon oncle, donnez-moi l'argent

Digitized by Google

nécessaire pour m'équiper : je veux figurer dans le Tournois de demain.

L'ONCLE et LE CHEVALIER, *riant.*

Vous !

AIR : *Ah ! le bel oiseau, maman.*

Le beau combattant,
Vraiment,
Pour faire
Ouvrir la barrière !
Le beau combattant !
Vraiment,
Son courage est amusant.

LE CHEVALIER.

Mon ami, dans les combats,
D'un terrible cimeterre
Le poids lasserait ton bras.

BAYARD.

Le vôtre ne pèse guère.

L'ONCLE et LE CHEVALIER.

Le beau combattant, etc.

L'ONCLE.

D'ailleurs, monsieur, je ne peux employer l'argent des pauvres et de l'église à des Tournois.... Tout ce qu'il m'est permis de faire pour vous, puisque le Chevalier veut absolument que vous restiez à son mariage, c'est de vous faire faire un habit neuf pour la noce. (*Il va à la table et il écrit.*) Tenez ; envoyez Pigeonneau chez Laurent, mon drapier : il vous livrera ce qui est indispensable pour paraître décemment.

Ils sortent en répétant :

La beau combattant, etc.

SCÈNE XVI.

BAYARD, *seul.*

Ah ! mon courage est amusant !... Je pardonne cette offense à mon oncle ; je ne puis décemment me battre avec lui : mais, mon grand cousin prétendu, vous me la payerez.... Où trouver l'argent nécessaire pour avoir des

Digitized by Google

armes, un cheval? Et mon oncle qui croit me consoler en me donnant, comme à un enfant, un habit neuf!.... Que n'y joignait-il un cheval de bois? Voilà le cas que je fais... (*Il va pour déchirer le billet*). Voyons jusqu'où s'étendent ses largesses. (*Il lit*). « Je » prie M. Laurent de donner à mon neveu » ce qu'il lui faut; je payerai. — TERRAIL, » Abbé d'Ainay. »... Ce qu'il me faut?... Il me faut un cheval, une cuirasse, une lance, une épée, un casque;... et j'aurai tout cela.... Allons, Bayard, encore un trait de page : on te méprise, on t'insulte; tout doit t'être permis pour venger ton honneur.

SCÈNE XVII.

BAYARD, PIGEONNEAU, *essoufflé.*

BAYARD.

Tu reviens à propos. Et Bellabre?

PIGEONNEAU, *s'asseyant.*

Il va venir.... Ouf! Je suis hors d'haleine.

BAYARD.

Pour te délasser, tu vas faire encore une course.

PIGEONNEAU.

Encore! mais je n'en puis plus. Quand je serai mort,....

BAYARD.

Tu te reposeras. Cours chez le drapier de mon oncle.

PIGEONNEAU.

M. Laurent? aux Terreaux!

BAYARD.

Tu lui demanderas pour huit cents livres de drap de velours.

PIGEONNEAU.

Huit cents livres!

BAYARD.

Oh! mon oncle est généreux, quand il s'en

Digitized by Google

mêle. D'après son billet, je pourrais prendre davantage ; mais je veux que ma discrétion réponde à sa loyauté.

PIGEONNEAU.

Vous, discret ! et votre oncle, loyal ! Il s'est donc fait quelque miracle à notre paroisse d'Ainay ?

BAYARD.

Tais-toi, et pars. Quand tu auras le drap, tu m'amèneras quelque honnête fripier. Du silence sur-tout.

PIGEONNEAU.

Mais, Monsieur,....

BAYARD.

Vole.

PIGEONNEAU.

Vole, vole, c'est bientôt dit : je puis à peine marcher.

BAYARD.

Autre idée lumineuse!... Prends le cheval du prétendu.

PIGEONNEAU.

Son cheval de bataille ? Y pensez-vous ?

BAYARD.

Je prends tout sur moi.

PIGEONNEAU.

C'est bon : j'irai plus vîte. (*Il sort*).

SCÈNE XVIII.

BAYARD, *seul.*

Débarrassons-nous de cette ridicule armure. Mais on vient ; c'est Bellabre. Voyons s'il me reconnaîtra.

(*Il baisse la visière, et se met en attitude.*).

SCÈNE XIX.

BAYARD, BELLABRE.

BELLABRE, *du fond.*

Tournure niaise, armes ridicules, casque

Digitized by Google

toujours en tête :.... d'après le signalement que Pigeonneau m'en a fait, c'est lui.

BAYARD, *à part.*

Comme il me regarde !

BELLABRE.

Chevalier des Longues-Lances, c'est vous que je cherche.

BAYARD.

Il me prend pour le prétendu. Que lui veut-il ?

BELLABRE.

Apprenez ce que l'honneur m'avait jusqu'ici ordonné de ne révéler à personne, et que l'amour me force à vous confier.

BAYARD, *à part.*

Une déclaration au prétendu !

BELLABRE.

J'aime Héloïse.

BAYARD, *à part.*

O ciel ! Il ne me manquait plus que d'avoir mon meilleur ami pour rival !...

BELLABRE.

Je l'aime, et je ne suis pas le seul.

BAYARD, *à part.*

Je le crois bien.

BELLABRE, *allant au fond.*

Paraissez, Chevaliers.

SCÈNE XX.

Les Précédens, CHEVALIERS, *ayant tous la visière baissée.*

BAYARD.

Que vois-je ?

BELLABRE.

Vous voyez vos rivaux, tous distingués par leurs exploits, leur naissance et leurs vertus; tous dignes de la main de la belle Héloïse.

AIR : *Quand je vais retrouver Ramir.*

L'amour pour elle dans nos cœurs
A mis une tendre constance,
Et l'hymen va de ses faveurs

Digitized by Google

Vous assurer la jouissance.
Non : nous jurons tous, en ce jour,
De vous disputer une amie ;
Pour la ravir à notre amour,
Il faudra nous ôter la vie.

CHŒUR de CHEVALIERS, *tirant leurs épées.*

Oui, Chevalier, plutôt la mort
Que de la céder sans se battre !
Il faut, pour nous mettre d'accord,
Y renoncer, ou bien combattre.

BELLABRE.

Chevalier, que votre loyauté réponde aux charmes d'Héloïse ; montrez-vous digne de la posséder, en consentant à ce qu'elle devienne le prix du Tournois de demain.

BAYARD, *se découvrant.*

Le prix du Tournois !

TOUS.

Bayard !

BELLABRE.

Qu'ai-je fait ?

BAYARD.

Chevaliers, vous avez eu là une excellente idée ! Pressez, priez mon oncle ; si ma cousine vous est chère, sauvez-la du malheur qui l'attend. (*à part.*) Le prix du Tournois ! Héloïse est à moi.

BELLABRE.

Garde, au moins, le secret là-dessus, Bayard. Notre intention est de combattre sous des armes étrangères et la visière baissée, pour ne point faire rougir Héloïse, à l'aspect de celui que la victoire n'aurait point nommé son époux.

BAYARD.

Foi de page, je serai discret. Chevaliers, je vais vous conduire auprès de mon oncle.

AIR *final du deuxième acte d'Agnès Sorel.*

(*à part.*) Bayard, ah ! quelle double fête,
Si, demain, amoureux guerrier,
Tu pouvais couronner ta tête
Du myrte et du brillant laurier !

Digitized by Google

BELLABRE et LES CHEVALIERS.

Ensemble.

Demain, ah! quelle double fête,
Si, tendre et galant chevalier,
Je pouvais couronner ma tête
Du myrte et du brillant laurier!

BAYARD.

Bayard, ah! quelle double fête,
Si, demain, amoureux guerrier,
Héloïse étant ma conquête,
Je pouvais couronner ma tête
Du myrte et du brillant laurier!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un jardin, fermé, dans le fond, par une muraille. A droite, est une aile avancée d'un batiment gothique; elle a une fenêtre avec un balcon, sous lequel est une touffe de rosiers. Du côté opposé, sont des lilas. Quelques siéges de jardin çà et là.

SCÈNE PREMIÈRE.

HELOISE, LE CHEVALIER, *assis l'un vis-à-vis de l'autre.*

Scène muette, telle qu'elle peut exister entre un sot qui ne sait que dire, et une femme timide qui ne sait pas ce qu'on lui veut.

(Elle doit durer quelques secondes).

SCÈNE II.

Les précédens, L'ONCLE.

L'ONCLE.

Hé bien, Chevalier, que dites-vous de ma nièce?

LE CHEVALIER.

Sa conversation est charmante.

L'ONCLE.

Vous vous repentez peut-être déjà de votre excessive loyauté? Quelle folie! Quand vous

Digitized by Google

pouviez être son époux sur-le-champ, vous allez consentir à ce qu'elle devienne le prix d'un Tournois !

LE CHEVALIER.

Je l'ai dû.... Si j'avais refusé cette satisfaction à ces braves Chevaliers, je leur aurais paru indigne du bonheur qui m'attend, et ma honte aurait rejailli sur celle que ce combat doit couvrir de gloire.

L'ONCLE.

Vos adversaires sont vaillans.

LE CHEVALIER.

Mon triomphe en sera plus beau.

L'ONCLE.

Vous pouvez succomber.

LE CHEVALIER.

Impossible.

HELOISE.

Quelle présomption !

L'ONCLE.

Quelle mâle assurance !

LE CHEVALIER.

Rassurez-vous, mon ami ; vous serez mon oncle.

AIR : *Légitimé par la victoire.*

A mon bonheur, en ce beau jour,
Je ne trouverai point d'obstacles ;
Mon courage, aidé de l'amour,
Pour elle fera des miracles.
Mes rivaux, dit-on, sont vaillans :
Mais dois-je craindre pour ma gloire,
Lorsque je suis, depuis trente-sept ans,
L'enfant gâté de la victoire !

L'ONCLE.

A la bonne heure.

LE CHEVALIER.

D'ailleurs, mon ami, si je suis vaincu, ce qui n'est pas probable, vous n'aurez aucun reproche à me faire ; je l'aurai voulu.

Digitized by Google

L'ONCLE.

Hé bien, soit : du reste, les Chevaliers que vous aurez à combattre, sont tous dignes d'Héloïse. Du Vaudreuil, Laforge, Raymond, Bellabre, et tous ceux qui prétendent à sa main, sont l'espoir de leur patrie et l'orgueil de leur famille.

AIR *de Dreuilh.*

Jeunes, valeureux, intrépides,
La patrie enflamme leur cœur ;
Et, Français, ils ont pris pour guides
Charles VIII, l'amour et l'honneur.
Pour eux, la Muse de l'histoire
Saisit son burin éclatant ;
Et, dans le temple de la gloire,
L'immortalité les attend.

LE CHEVALIER.

Je serai du voyage.

L'ONCLE.

Et mon neveu aussi, je l'espère... Avez-vous vu tantôt sa tournure martiale ? C'est qu'il était bien. Et son desir de figurer dans le Tournois ! et l'argent qu'il me demandait pour cela, et que je me suis bien gardé de lui accorder !... Il est charmant.

AIR : *Frère Jean, à la cuisine.*

Mainte et mainte étourderie
Signalent, à chaque instant,
Son esprit, sa modestie,
Et son courage brûlant :
Tour à tour,
Nouveau tour ;
Je le gronde et j'en raffole,
Sentant que ce petit drôle
Doit être un grand homme un jour.

En attendant, je vais lui donner de l'occupation : pour n'avoir pas le désagrément de me mettre en colère contre lui ce soir, je vais lui faire mettre un sermon au net.

LE CHEVALIER.

Moi, je vais faire mes apprêts.

Digitized by Google

L'ONCLE.

Arrangez-vous de façon à n'être pas vaincu; je vous en prie; je ne serais pas fâché d'avoir un neveu tel que vous.

LE CHEVALIER.

Vous l'aurez. L'ONCLE.

Quand j'aurai fini avec mon lutin, j'irai faire demander l'approbation du Roi pour ce combat.... Adieu, ma chère Héloïse.... Peut-être c'est une manière un peu singulière de te choisir un époux; mais, en fait de mari, mon enfant, comme l'œil le plus fin n'y voit goutte, ce n'est pas mal d'en laisser le soin à la providence, qui arrange toujours tout pour le mieux. (*Il sort; le Chevalier le suit.*)

SCÈNE III.

HELOISE, *seule.*

Bellabre combattra; l'espoir renaît dans mon ame.

ROUDEAU *de Dreuilh.*

Amour,
Viens, en ce jour,
Aider,
Seconder
La vaillance
D'un amant dont la constance
Promet à mon cœur
Le plaisir et le bonheur!

A mon oncle trop sévère
Voulant obéir et plaire,
Je rompais des nœuds si doux;
Mais, puisque la victoire,
Dans les champs de la gloire,
Doit choisir mon époux,
Amour,
Viens, en ce jour, etc.

Si son courage infidelle,
Si la fortune cruelle,
Trahissent mon amant,
Plus de tendresse;
Plus d'ivresse;
Un hymen odieux m'attend.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

HELOISE, BELLABRE.

Ensemble.

Amour,
Viens, en ce jour, etc.

HELOISE.

Vous écoutiez !

BELLABRE.

Avec ivresse.

HELOISE.

Vous voyez quelle est ma faiblesse.

BELLABRE.

Je ne vois que mon bonheur.

HELOISE.

Si j'écoutais la voix de la sagesse,
Dans le fond de mon cœur
J'éteindrais mon ardeur.

BELLABRE.

J'en mourrais de douleur.

Ensemble.

Amour, etc.

HELOISE.

Je connais votre bravoure, Bellabre, et je me livre à la plus flatteuse espérance.

BELLABRE.

Si j'en crois la noble ardeur qui m'anime, elle ne sera pas trompée.

AIR : *Il faut à nos nouveaux soldats.*

Espérez tout de ma valeur;
Point d'alarmes, ma tendre amie;
Ce Tournois, de notre bonheur,
Fera sonner l'heure chérie :
L'espoir y guidera mes pas;
L'amour les soutiendra sans doute;
Et, pour me rendre dans vos bras,
Ce fer m'aplanira la route.

HELOISE.

Si le ciel exauce les vœux
D'une timide et tendre amante,
Vous reviendrez victorieux;
Héloïse sera contente.
Pour moi quel plus heureux destin,
Si, dans ce jour que je redoute,
De l'autel sacré de l'hymen
Je puis prendre avec vous la route !

BELLABRE.

Ce sera le plus beau jour de ma vie.

Digitized by Google

Héloïse, je réclame de votre amour, en ce moment, un gage que je n'ai point encore osé demander.

HELOISE.

Un gage d'amour ?

BELLABRE.

AIR *de Dreuilh.*

Lorsque nos Troubadours fidelles
Vont chercher au loin les combats,
Un ruban reçu de leurs belles,
Double la force de leurs bras ;
Et l'on les voit, dans les alarmes,
Parés de ce doux talisman,
Fixer la victoire à leurs armes
Par les simples nœuds d'un ruban.

Et je sens que, si cette écharpe était sur mon cœur,....

HELOISE.

Dans la position où je me trouve, m'est-il permis de vous faire ce don ?

BELLABRE.

Vous n'avez point encore mis ma discrétion à l'épreuve.

HELOISE.

Cette écharpe parlera pour vous.

BELLABRE.

Ah ! loin de la montrer à des regards peu faits pour en connaître tout le charme, je la cacherai sur mon cœur : elle lui servira d'égide.

HELOISE.

Comment vous refuser ?

(*Bellabre se met à genoux pour la recevoir.*)

BAYARD, *en dehors.*

Pigeonneau ? Pigeonneau ?

HELOISE.

On vient ; éloignez-vous.

BELLABRE.

Fâcheux contre-temps !

(*Il se cache derrière une touffe de lilas.*)

Digitized by Google

SCÈNE V.

HELOISE, BAYARD, BELLABRE *caché.*

BAYARD.

Pigeonneau?.... Ah! ma cousine, mon oncle est-il là?

HELOISE.

Je le croyais avec vous. Et son sermon?

BAYARD.

Il est copié.

HELOISE.

Déjà!

BAYARD.

Oh! il n'est pas long, grâces à quelques petites coupures....

HELOISE.

Vous l'avez abrégé? comme il en sera fâché!

BAYARD.

Pas plus que son auditoire.

BELLABRE, *à part.*

Le malin espiègle!

BAYARD.

D'ailleurs, a-t-on jamais vu une pareille chose? employer un page à copier des homélies!

AIR *de Dreuilh.*

Armé pour la cause divine,
Dont il veut étendre les droits,
Mon oncle, ma belle cousine,
S'est bien trompé pour cette fois:
Lorsque sa plume charitable
Déclamait contre le démon,
Il ignorait que son sermon
Dût me faire donner au diable.

Mais je crois que nous voilà seuls; je veux profiter de l'occasion pour vous apprendre un secret qui me suffoque.

BELLABRE, *à part.*

Un secret!

HELOISE.

Parlez vîte, petit cousin. (*à part.*) Encore quelque enfantillage!

Digitized by Google

BAYARD.

Vous savez, ma cousine, que mon oncle m'avait inhumainement exilé dans son vieux château du Dauphiné ?

HELOISE.

Hé bien ?

BAYARD.

Hé bien, c'était par rapport à vous.

HELOISE.

Par rapport à moi ?

BAYARD.

Vous savez, ma cousine, que je fais souvent des folies ?

HELOISE.

Je sais cela ; hé bien ?

BAYARD.

Hé bien, vous en êtes cause.

HELOISE.

Moi ! et pourquoi cela, mon petit cousin ?

BAYARD.

C'est parce que je vous aime.

BELLABRE, *à part.*

Je m'en serais douté.

HELOISE.

Vous m'aimez !

BAYARD.

Je vous adore.

HELOISE.

Vous m'adorez !

BAYARD.

Je vous idolâtre.

HELOISE, *riant.*

A, a, a, a, a,.....

BAYARD, *à part.*

Elle rit ; c'est bon signe.

HELOISE.

Et de quand date cette grande passion ?

Digitized by Google

BAYARD.

Du jour que je vous vis pour la première fois..... oui, ma divine Héloïse.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

En vous voyant, je vous l'assure,
Des traits qui partent de vos yeux
Mon cœur ressentit la blessure.

BELLABRE, *à part.*

Je fus ainsi blessé par eux.

BAYARD.

Nuit et jour, ce trait redoutable,
Ma cousine, me fait souffrir ;
Et ma blessure est incurable,
Si l'hymen ne vient la guérir.

HELOISE.

L'hymen ?

BELLABRE, *à part.*

Il est fou.

BAYARD.

Oui, ma cousine, l'hymen.... Je me dispose à combattre, et je triompherai, si vous voulez me donner cette écharpe pour suspendre mon épée.

BELLABRE.

Et lui aussi !

HELOISE, *à part.*

Il veut rire, sans doute.

BAYARD.

AIR *de Dreuilh.*

Que votre écharpe sur mon cœur
Vienne suspendre mon épée,
Et je sens là que ma valeur,
Demain, ne sera point trompée :
Oui, méprisant tous les malheurs
Auxquels sa jeunesse l'expose,
Bayard, paré de vos couleurs,
Aux combats, verra tout en rose.

HELOISE.

Ecoutez, mon petit cousin.

Même Air.

Si d'une telle illusion
Votre valeur doit tout attendre,

Digitized by Google

Demain, les Dames de Lyon
Sans doute au Tournois vont se rendre;
Pendant les combats périlleux
Que votre grand cœur se propose,
Sur elles attachez vos yeux:
Bayard, vous verrez tout en rose.

BAYARD.

Je m'en suis déjà aperçu; mais.....

AIR: *Charmante Gabrielle.*

Chère et belle cousine,
J'ose la demander
Cette écharpe divine;
Osez me l'accorder.
Pour prix de mon audace,
J'attends de vous
Votre écharpe, ou ma grâce,
A deux genoux.
(*Il se jette à genoux.*)

HELOISE, *voyant venir le Chevalier.*

J'entends revenir mon oncle.

BAYARD, *allant se blottir derrière un rosier, de l'autre côté de Bellabre.*

Mon oncle! Je me sauve....

HELOISE, *riant.*

A, a, a, a, a,.....

SCÈNE VI.

Les Précédens, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Dame de ma passion, vous riez comme les trois Grâces. (*à part.*) Elle est seule; l'instant est favorable.

BAYARD, *à part.*

Eh! ce n'est que ce grand flandrin de Chevalier. Ecoutons.

(*Héloïse va pour sortir, toujours en riant.*)

LE CHEVALIER, *l'arrêtant.*

Demeurez: j'ai une grâce à vous demander.

BELLABRE.

Une grâce!

BAYARD.

J'espère bien qu'il ne l'obtiendra pas.

Digitized by Google

HELOISE, *reprenant son sérieux.*

Que voulez-vous de moi, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Belle Héloïse, j'ose me flatter que la victoire me chargera du soin si doux de vous conduire à l'autel.

BELLABRE, *à part.*

Et moi aussi.

BAYARD, *idem.*

Et moi aussi.

LE CHEVALIER.

Ne prenez point ce langage pour celui d'un jeune présomptueux : c'est le sentiment authentique de mon courage ; vous savez que j'en ai beaucoup.

BELLABRE, *à part.*

Nous verrons.

BAYARD, *idem.*

Nous verrons.

LE CHEVALIER.

Et j'en aurai bien davantage, si vous voulez me permettre de paraître dans l'arène, paré d'une écharpe que vous ayez portée.

BAYARD, *à part.*

Et lui aussi !

BELLABRE, *idem.*

Tout le monde en veut à sa ceinture.

HELOISE, *idem.*

On dirait qu'ils se sont donné le mot.

LE CHEVALIER.

Vous ne dites rien ? (*à part.*) O bonheur !

AIR *du Vaudeville de M. Griffet.*

Prenez, Troubadours, votre harpe,
Pour chanter les nombreux exploits
Que cette précieuse écharpe
Me fera faire à ce Tournois.

Rapidement.

HELOISE, *parlant.*

Laissons-le avec ses troubadours.
(*Elle s'éloigne.*)

BELLABRE.

Elle s'éloigne ; éloignons-nous.
(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

BAYARD, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *continuant.*

Célébrez la timide amante
Qui, pour rendre mon sort divin,
Doit embellir ma tête triomphante
De la couronne de l'hymen.

(A la fin de ce couplet, il va se jeter aux pieds d'Héloïse, et se trouve à ceux de Bayard qui le relève gracieusement.)

BAYARD.

AIR : *Tu n'auras pas, petit etc.*

Vous n'aurez pas, beau Chevalier,
L'écharpe qui vous fait envie :
Je connais un jeune guerrier,
Près d'elle, en date le premier.

LE CHEVALIER.

C'est bien malheureux !
Ah ! sans ce fâcheux,
J'allais recevoir cette écharpe chérie :
Mais suivons ses pas ;
Elle a des appas,
Et femme jolie
Ne refuse pas.

Ensemble.

BAYARD.

Vous n'aurez pas, etc.

LE CHEVALIER.

J'espère qu'en preux Chevalier,
J'aurai cette écharpe chérie,
Malgré plus d'un jeune guerrier,
Près d'elle, en date le premier.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

BAYARD, *seul.*

Et Pigeonneau qui n'arrive pas ! Et mes armes que je n'ai point encore ! Si j'allais ne pas pouvoir paraître au Tournois ! Si, faute d'argent....! Oh ! je combattrai, dussé-je lutter corps à corps, ou me battre avec la rouillarde de mon trisaïeul.

Digitized by Google

AIR *du vaudeville du Fandango.*

Dans la main d'un vaillant guerrier,
Aux champs glorieux de Bellone,
Pour moissonner plus d'un laurier
Cette épée encor sera bonne.
Le temps est venu la rouiller;
Mais, la vengeant de cet outrage,
Je saurai la faire briller
De tout l'éclat de mon courage.

SCÈNE IX.

BAYARD, PIGEONNEAU.

BAYARD.

A la fin te voilà !

PIGEONNEAU.

Tout est perdu.

BAYARD.

Est-ce que tu n'apportes pas de l'argent ?

PIGEONNEAU.

M. Laurent a voulu lui-même apporter son drap : il me suit; et, pour comble de malheur, je viens d'apercevoir M. Judas, honnête fripier, à qui j'avais donné rendez-vous, s'avancer en toute hâte vers la maison; ils vont se rencontrer.

BAYARD.

Allons, il n'y manque plus que mon oncle. Mal-adroit !

PIGEONNEAU.

Nous verrons si vous êtes plus adroit que moi, en vous tirant de là.

BAYARD.

Ils viennent ensemble, dis-tu ?

PIGEONNEAU.

Chacun de son côté : tenez, les voilà déjà dans la grande allée du jardin.

BAYARD.

Mon oncle ne rentrera pas encore; Héloïse s'est éloignée; ne désespérons de rien. Reste-là, admire, et tais-toi.

Digitized by Google

PIGEONNEAU.

Oui, monsieur.

SCÈNE X.

Les Précédens, M. LAURENT.

BAYARD.

Eh! bonjour, M. Laurent.

LAURENT.

Bon bonjour, monsieur le pa page.

BAYARD.

Excellent homme! Venir, à son âge, des Terreaux à Ainay, à pied, par la chaleur qu'il fait, et cela pour obliger.... Un siége, Pigeonneau.

LAURENT.

L'ai l'ai ma able enfant! Je veux voir mon monsieur vo otre oncle.

BAYARD.

Obligé de sortir, il m'a chargé de recevoir votre visite et votre drap.

LAURENT.

A la bo bonne heure. (*Il s'assied.*)

SCÈNE XI.

Les précédens, M. JUDAS.

JUDAS, *à Pigeonneau.*

Bonchour, monsir; j'être fénu promptement, tout de suite, pour ce petit affaire que vous gonnaissez. (*à part.*) C'être un affaire d'or pour moi!

BAYARD.

Eh! c'est M. Judas!... Bonjour, M. Judas... Asseyez-vous, M. Judas.

JUDAS.

Monsir,.... (*à Pigeonneau.*) Quel est ce cheune homme?

PIGEONNEAU.

Le vendeur.

Digitized by Google

JUDAS, *saluant.*

Monsir,.... j'être votre serviteur,... pour vous servir..... (*Il s'assied.*)

LAURENT, *bas, à Bayard.*

Quel est ce mon monsieur ?

BAYARD, *baragouinant l'allemand.*

C'est l'ouvrier chargé de mon équipement.

LAURENT, *l'ayant salué.*

Il a l'air d'un ha ha habile homme. Faites-moi a a avoir sa pra sa pra ati tique.

BAYARD, *baragouinant l'allemand.*

Vous pouvez y compter.

JUDAS, *bas, a Bayard.*

Quel est ce monsir ?

BAYARD, *bégayant.*

Mon fournisseur.

JUDAS, *après l'avoir salué.*

La probité ly être sur son figure. S'il âvre quelque fourniture d'hasard, ne m'oubliez pas.

BAYARD, *bégayant.*

Je vous le promets. (*Avec son accent naturel.*) Vous apportez le drap, M. Laurent ?

LAURENT.

Voi voilà;... mag mag magni gnifi gnifique drap su su perfin. Voy voyez.

BAYARD.

En effet. (*à part.*) Diable m'emporte, si j'y connais quelque chose !

LAURENT.

Mais mais que que, dia diable, vou voulez-vous faire de tant tant de drap drap ?

BAYARD.

Ce que j'en veux faire ? C'est tout simple, je veux m'en habiller.

LAURENT.

Co co comment ?

BAYARD.

Oui; je pars pour l'Italie,..... et je suis bien aise de faire provision de votre drap,

Digitized by Google

attendu qu'on n'en trouve nulle part de si beau, de si bon.

LAURENT.

Vou vous a avez bien rai raison, et tou toute l'ar l'armée de devrait bien pen penser co comme vous.

BAYARD.

Un temps viendra où cela pourrait être. (*Il prend le drap.*) Combien y en a-t-il ?

LAURENT.

Vingt vingt-sept aunes : à tren trente livres l'aune, ç'a ç'a fait huit huit cent cent dix dix livres, que j'ai por portées sur le mé mémoire de mon onsieur l'ab l'abbé.

BAYARD.

Très-bien. (*A M. Judas.*) Voilà le drap en question. (*Bégayant.*) Mag magnifi gnifi magnifique, su superfin ; voyez. Il y en a vingt-sept aunes.

JUDAS.

A quinze francs l'aune, ç'a fait quatre cent cinq livres. Les voilà.

(*Il lui donne une bourse.*)

BAYARD.

Comment, quinze francs ! Je viens de le payer trente.

JUDAS.

Et mon bénéfice donc ? et le déghet de la marghandise en passant d'un marghand à un autre ?

LAURENT.

E est-ce qu'il n'est n'est pas content de mon mon drap drap ?

BAYARD.

Au contraire, il en est enchanté..... Le fripon ! Je n'ai pas le temps de marchander. (*Donnant l'argent à Pigeonneau.*) Tiens,... que tout soit prêt pour demain.

Digitized by Google

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Que ce jour a pour moi de charmes !
Me voilà plus heureux qu'un roi :
J'ai de l'argent ; j'aurai des armes ;
Demain, Héloïse est à moi.

LAURENT, *à part.*

J'ai fait une bo bonne affaire !

JUDAS, *idem.*

Pour moi c'être un marghé tout d'or !

PIGEONNEAU.

On vous a volé.

BAYARD.

Laisse faire :
Demain, nous aurons un trésor.
(*Pigeonneau sort*).

TOUS.

Cela peut s'appeler, j'espère,
A son génie avoir recours.
Oh ! je viens de faire une affaire,
Comme on n'en fait pas tous les jours !

LAURENT, *parlant.*

Aadieu, mon monsieur Ba Ba Bayard.
(*Il chante*).
A cré crédit vous pouvez prendre,
Chez moi, ce qu'il vous fau faudra.

JUDAS.

Si vous âvrez encore à vendre,
N'oubliez pas que j'être là.

TOUS.

Cela peut s'appeler, j'espère, etc.
(*Les deux marchands sortent*).

SCÈNE XII.

BAYARD, *seul.*

Le tour est charmant.

AIR : *Eh ! mais, oui-dà.*

Pour voler à la gloire,
J'achète sans argent ;
Quand j'ai fait un mémoire,
Je vends argent comptant ;
Eh ! mais, oui-dà,
On ne peut pas trouver du mal à ç'a.

Digitized by Google

Bientôt, je l'imagine,
Dans la lice rendu,
Je vais de ma cousine
Tuer le prétendu ;
Eh ! mais, oui-dà,
On ne peut pas trouver du mal à ç'a.

Il ne me manque plus maintenant que l'écharpe de ma cousine, pour être un Chevalier accompli ; et... cette écharpe, je l'aurai... Quand la nuit sera bien obscure, je viendrai lui renouveler ma demande sous sa croisée.... Diantre ! prenons garde de ne pas faire encore un quiproquo : tout serait perdu, si mon oncle..... Comme il sera joyeux, lorsque demain je viendrai lui offrir mon épée victorieuse!.... Victorieuse ! le sera-t-elle ? Oui, elle le sera ; elle doit l'être ; Bayard, malgré sa jeunesse, ne peut être vaincu.

SCÈNE XIII.

BAYARD, PIGEONNEAU, *accourant.*

BAYARD.

Te voilà déjà !

PIGEONNEAU.

Les affaires vont vîte avec de l'argent.

BAYARD.

Eh bien ?

PIGEONNEAU.

M. Prudent, notre voisin, que j'ai mis dans la confidence, s'est chargé de pourvoir à tout : une heure avant le Tournois, vous trouverez chez lui votre équipement complet.

BAYARD.

A merveille.... Voilà donc mon bonheur assuré ! Mon cher Pigeonneau, mon ami, conçois-tu l'excès de ma joie ? Demain, je combattrai ! demain, on ne me regardera plus comme un enfant ! demain, Héloïse sera ma conquête !

Digitized by Google

PIGEONNEAU.

Comme votre oncle sera surpris !

BAYARD.

Comme il sera content !.... Dès que je serai l'époux d'Héloïse, je changerai entièrement de conduite.

PIGEONNEAU, *à part.*

Je crois qu'il sera toujours un mauvais sujet.

SCÈNE XIV.

Les Précédens, L'ONCLE.

(Il commence à faire nuit.)

L'ONCLE, *à part.*

Bayard et Pigeonneau ! Encore quelque complot ; écoutons.

BAYARD.

J'ai été trop étourdi jusqu'à ce jour ; désormais plus de fredaines.

AIR : *En deux moitiés, dit-on, le sort.*

D'un oncle écoutant les leçons,
Je veux, regagnant son estime,
Ne plus dormir à ses sermons.

L'ONCLE, *à part.*

Effet d'un courage sublime !

BAYARD.

A son repos, à son bonheur,
Pour ne plus mettre d'anicroche,
Comme je suis déjà sans peur,
Je veux devenir sans reproche.

L'ONCLE, *à part.*

C'est l'effet de l'homélie que je lui ai fait copier.

BAYARD.

Je veux, enfin, devenir un grand Chevalier.

L'ONCLE, *s'avançant.*

Et vous le deviendrez, monsieur, quand vous voudrez.

PIGEONNEAU.

Il écoutait !

BAYARD.

Vous m'avez entendu, mon oncle ?

Digitized by Google

L'ONCLE.

Oui, mon ami, et j'en suis édifié.... Viens dans mes bras.

BAYARD.

Quoi! vous approuveriez.....?

L'ONCLE.

J'en suis ravi, et je te rends ma confiance et ma tendresse. Je ne me repens point maintenant de vous avoir permis d'assister au Tournois. Avez-vous vu M. Laurent?

BAYARD.

Oui, mon oncle.

L'ONCLE.

Etes-vous satisfait?

BAYARD.

Il m'a donné ce qu'il me fallait: cependant...

L'ONCLE.

Vous auriez voulu combattre, n'est-ce pas? J'aime ce noble feu. Mais attendez encore quelques années, et alors je me charge de votre équipement.

BAYARD, *à part.*

Il ne sait rien de mes projets.

L'ONCLE.

Au reste, Sa Majesté approuve ce combat; elle l'honorera de sa présence.

BAYARD, *à part.*

Je combattrai devant le roi!

L'ONCLE.

Tout Lyon y sera..... Quelle brillante assemblée! Quel bonheur pour votre cousine, pour ma chère Héloïse!

BAYARD, *à part.*

Ma chère Héloïse!

Digitized by Google

SCÈNE XV.

Les Précédens, HELOISE, *à son balcon.*

HELOISE.

On a prononcé mon nom !..... C'est mon oncle,.... et mon cousin !

L'ONCLE.

A propos d'Héloïse, écoutez, monsieur : (*Il le mène sous le balcon, pour l'éloigner de Pigeonneau.*) j'espère que vous ne lui avez point parlé de votre ridicule passion, et sur-tout que vous ne lui en parlerez pas. Je veux qu'elle l'ignore, entendez-vous? je le veux ; j'ai mes raisons : et, s'il vous arrive de lui apprendre que vous l'aimez, je vous..... Promettez moi qu'elle n'en saura rien.

HELOISE, *à part.*

Voilà ce qui s'appelle de la discrétion.

L'ONCLE.

Tu me le promets, n'est-ce pas ?

BAYARD, *avec un soupir.*

C'est dit, mon oncle.

L'ONCLE.

Bien, mon neveu ; je suis très-content de vous.

BAYARD, *à part.*

Ce n'est pas ma faute.

L'ONCLE.

Mais il est déjà tard,... rentrons.... Je vous ordonne d'aller dormir. Moi, je vais compter la dot de votre cousine, afin que ce mariage n'éprouve aucun retard.

HELOISE, *à part.*

Toujours occupé de moi !

BAYARD.

Vous avez raison, mon oncle : point de retard, quand il s'agit de marier les filles.

L'ONCLE.

Suivez-moi.

Digitized by Google

BAYARD, *à part.*

Voilà le balcon d'Héloïse : prenons garde de ne pas faire une autre gaucherie, en revenant.

SCÈNE XVI.

HELOISE, *seule.*

Ils s'éloignent. Les bontés de mon oncle envers moi, loin de se démentir, augmentent tous les jours. Comment reconnaître jamais tant de bienfaits ? Le sacrifice seul de mon amour pouvait m'acquitter envers lui ; et, s'il faut encore le lui faire, ce sera sans murmurer.

AIR *de Dreuilh.*

A remplir ainsi son espoir,
Mon cœur trouvera quelques charmes :
Quand on obéit au devoir,
On devrait dévorer ses larmes.
Je saurai vaincre mon ardeur
Par une louable inconstance,
Et m'acquitter de ma reconnaissance,
Au prix entier de mon bonheur.

Mais, si Bellabre, favorisé par la victoire,... Trop flatteuse idée, que la crainte bannit, malgré moi, de mon cœur !

SCÈNE XVII.

HELOISE, LE CHEVALIER.

(*La nuit est très-obscure.*)

LE CHEVALIER, *dans le fond, à part.*

Cette écharpe est nécessaire à ma félicité.

HELOISE.

J'entends quelqu'un ; rentrons.

(*Elle ferme sa croisée.*)

SCÈNE XVIII.

LE CHEVALIER, *seul, tournant le dos au balcon.*

Me voilà devant le balcon de la belle

Digitized by Google

Héloïse ; c'est là qu'elle repose, en rêvant au vainqueur..... Faisons-nous entendre d'elle par une romance. La beauté aime beaucoup la romance. Ah ! que ne sais-je, pour lui plaire, manier la lyre comme l'épée !

AIR *de Malboroug, arrangé par Dreuilh.*

O gente Demoiselle,
Aimable et tendre pastourelle,
Rose d'amour nouvelle,
Déesse du printemps,
Ouïs mes doux accens !
Viens finir mes tourmens ;
A mon ardeur fidelle
Donne ta ceinture tant belle :
Demain, paré par elle,
Que ne ferai-je pas ?
Ah ! le dieu des combats
Craindrait même mon bras.

O gente etc.

(*Il écoute.*)

Rien..... Cruelle ! Que dis-je ?..... C'est la pudeur ; et je puis la blâmer !

SCÈNE XIX.

LE CHEVALIER, BELLABRE, *arrivant par la gauche.*

BELLABRE, *à la Cantonade.*

Silence. N'approchez point encore.

LE CHEVALIER.

On vient ; fuyons : ne compromettons point l'innocence qui repose dans les bras de la vertu. (*Il sort par la droite.*)

SCÈNE XX.

BELLABRE, *seul, avançant.*

Tout est calme dans la maison ; je puis sans crainte exécuter mon projet. Plaçons-nous sous le balcon d'Héloïse..... Les sons de ce luth la réveilleront.

ROMANCE *de Dreuilh.*

1.er *Couplet.*

Tandis que, la paupière close

Digitized by Google

Par les doux charmes des pavots,
La timide beauté repose,
La vertu veille à son repos :
Mais, dans l'ombre et dans le silence,
Pour voir l'objet qui le charma,
Ayant pour guide la prudence,
L'Amour est là. (*Bis.*)

2.e *Couplet.*

Dans le pays heureux des songes,
Tu cours attendre ton réveil;
Peut-être les plus doux mensonges
Amusent ton riant sommeil :
Et, rêvant, dans son insomnie,
A la beauté qui l'enchanta,
Soupirant sa peine infinie,
L'Amour est là. (*Bis.*)

SCÈNE XXI.

BELLABRE, HELOISE.

HELOISE, *se mettant à son balcon.*

3.e *Couplet.*

Quand le cœur et l'indifférence,
Pour une femme, sont d'accord,
Dans le calme de l'innocence,
D'un sommeil paisible elle dort;
Jamais, jamais, avant l'aurore,
Tourment secret ne l'éveilla :
Mais comment dormirais-je encore ?
L'Amour est là. (*Bis.*)

BELLABRE.

Chère Héloïse !

HELOISE.

Quelle imprudence !

BELLABRE.

Ce Tournois, les dangers que court notre amour, ne m'ont point fait oublier que, l'année dernière, à cette époque, dans le même lieu, à la même heure, vous daignâtes me faire l'aveu de votre tendresse; je jurai alors d'en célébrer à jamais l'heureux anniversaire, et j'ai voulu profiter des seuls instans où peut-être cela me sera permis.

Digitized by Google

HELOISE.

Quelle est votre intention ?

(Bellabre frappe dans sa main : de jeunes filles, portant des guirlandes, et des lanternes de différentes couleurs, viennent former un tableau sous le balcon.)

SCÈNE XXII.

Les Mêmes, les JEUNES FILLES.

HELOISE.

Que vois-je ?

BELLABRE.

Ce sont les jeunes filles d'Ainay, qui, rassemblées par mes soins, viennent rendre hommage à leur bienfaictrice.

HELOISE.

Mais, si mon oncle.....

BELLABRE.

Rassurez-vous.

(Il fait un signe : les jeunes filles offrent des bouquets à Héloïse, au moyen de zigzags ; Bellabre est au pied du balcon, et touche son luth. — BALLET.)

BELLABRE, *aux jeunes filles.*

Eloignez-vous. (*Elles s'éloignent.*)

SCÈNE XXIII.

BELLABRE, HELOISE.

HELOISE.

Cette nouvelle preuve d'amour me touche, Bellabre ; mais daignez vous éloigner avec ces jeunes filles.

BELLABRE.

Je les suivrai,.... quand j'aurai reçu de vous ce gage....

HELOISE.

Mon écharpe ?... Je vous l'ai promise ; attendez. (*Elle quitte la fenêtre.*)

Digitized by Google

SCÈNE XXIV.

BELLABRE, BAYARD.

BAYARD, *dans le fond.*

Il me semble que j'ai entendu parler par-ici.

BELLABRE.

Ciel ! on vient. Retirons-nous pour un instant. (*Il se retire à gauche.*)

SCÈNE XXV.

BAYARD, *seul.*

Il n'y a personne. J'ai eu bien de la peine à m'esquiver. Enfin me voilà!... Profitons du moment pour avoir l'écharpe de ma cousine.... Ne suis-je pas sous le balcon de mon oncle, au moins ?

SCÈNE XXVI.

BAYARD, HELOISE, *au balcon.*

HELOISE, *reparaissant avec l'écharpe.*

Etes-vous là ?

BAYARD.

(*A part.*) Elle m'attendait ! (*à Héloïse.*) J'y suis, j'y suis.

HELOISE.

La voilà, cette écharpe, gage de l'amour le plus tendre ; puisse-t-elle vous rendre vainqueur !.... Adieu, adieu. (*Elle rentre.*)

SCÈNE XXVII.

BAYARD, L'ONCLE.

L'ONCLE.

Mon neveu n'est pas dans son appartement, et je soupçonne.....

Digitized by Google

BAYARD.

N'est-ce point un rêve ?..... O divine Héloïse !

L'ONCLE, *le saisissant au collet, et appelant.*

Pigeonneau ! Robert ! des flambeaux.

BAYARD, *à part.*

Mon oncle ! tout est perdu.

(Il cache l'écharpe sous son habit.)

SCÈNE XXVIII.

Les Précédens ; LE CHEVALIER, *en robe de chambre, armé de sa lance et de son casque ;* VALETS, *portant des flambeaux.*

L'ONCLE.

Ah ! coquin, c'est donc ainsi que vous tenez vos promesses ?

LE CHEVALIER, *arrivant.*

A-t-on besoin de mon bras, ici ?

L'ONCLE, *à Bayard.*

Je suis entré dans votre appartement, pour vous faire des reproches sur la manière indigne avec laquelle vous avez traité mon homélie, et, ne vous ayant pas trouvé, je me suis douté que vous êtiez en ces lieux.... Libertin ! c'est pour le coup que vous irez au donjon.

BAYARD.

Au donjon ? (*à part.*) Qu'ai-je fait !

L'ONCLE.

Je veux, je prétends que vous y restiez six mois.

BAYARD, *au Chevalier.*

Mon cousin,.....

LE CHEVALIER, *à l'oncle.*

Mon ami, il faut encore lui pardonner.

L'ONCLE.

Ne me demandez pas sa grâce ; je l'enfermerai pour six ans.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Mais.....

L'ONCLE.

AIR des petits savoyards : *Il faut qu'on les saisisse.*

Je suis inexorable.

LE CHEVALIER.

Il est donc bien coupable !

BAYARD, *à part.*

Le désespoir m'accable.

L'ONCLE.

Il partira pour le donjon.

BAYARD.

Plus de bonheur !

LE CHEVALIER.

Point de prison.

Pardonnez-lui.

L'ONCLE.

Non, non.

TOUS.

Pardonnez-lui.

L'ONCLE.

Non, non.

TOUS.

Point de prison, point de donjon.

L'ONCLE.

Il a besoin d'une leçon.

Ensemble.

Point de prison, etc.

L'ONCLE.

Il a besoin etc.

(*Ils sortent.*)

Fin du deuxième Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente une galerie gothique.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIGEONNEAU, *seul ; il porte une valise, et arrive tristement.*

Cela n'est-il pas bien cruel ? Nous avions

Digitized by Google

tout ce qu'il nous fallait pour nous illustrer : de l'argent et des armes. Avec ces armes-là, nous eussions été vainqueurs ; on n'aurait pas osé les toucher, tant elles sont belles ! Maintenant voilà notre gloire évanouie ; il faut partir, et, tandis que tout le monde se réjouira, aller tenir compagnie aux chauves-souris et aux chouettes du vieux château de notre oncle.

SCÈNE II.

BAYARD, PIGEONNEAU.

PIGEONNEAU.

Vous voilà, monsieur?.... Vous en avez fait de belles, cette nuit ! Nous allons partir, et le Tournois va commencer.

BAYARD, *paré de l'écharpe.*

Moi, je laisserais s'échapper l'occasion de posséder Héloïse ! Je partirais, lorsque je viens de recevoir d'elle une preuve si certaine d'amour ! Regarde cette écharpe : elle me l'a donnée ; et, depuis que je la porte, je me sens invincible.

AIR : *Eh ! ma mère, est-c' que j'sais ç'a.*

O toi qui sais tant me plaire !
Puisque j'ai reçu ta foi,
Je mourrai dans la carrière,
Ou bien je vivrai pour toi.
Mais, sur l'autel de la gloire,
Notre sort sera lié :
Je suis sûr de la victoire ;
J'ai l'Amour pour allié.

PIGEONNEAU.

Elle vous a donné son écharpe ! cela m'étonne.

BAYARD.

Cela m'a bien un peu étonné d'abord : mais, réflexion faite, j'ai pensé que ma cousine a voulu me faire connaître qu'elle m'aimait, d'une manière qui ne la forçât pas à rougir.

Digitized by Google

PIGEONNEAU.

A la bonne heure.

BAYARD.

C'est un moyen très-adroit de me dire : « Soyez vainqueur, mon cousin ; il y va » du bonheur de mes jours. »

PIGEONNEAU.

Ah ! si elle a voulu dire cela,....

BAYARD.

Il n'y a pas de doute. Qu'il me tarde d'entendre sonner l'heure du combat !

PIGEONNEAU.

Elle n'est pas très-éloignée ; mais je crois que celle de notre départ est plus proche.

BAYARD.

La curiosité m'a conduit vers le lieu du Tournois : quelle brillante assemblée ! Je crois que toutes les jolies femmes de Lyon y sont.

PIGEONNEAU.

Il y a donc bien du monde ?

BAYARD.

Une foule immense.

PIGEONNEAU.

Et il faut partir !

BAYARD.

Hé bien, nous partirons : mais, au lieu de prendre le chemin du Dauphiné, nous nous rendrons dans la maison où sont déposées mes armes. Mon oncle me croira loin ; je me charge du reste.

PIGEONNEAU.

A merveille..... Mais je serai chassé indubitablement.

BAYARD.

Je te prends à mon service.

PIGEONNEAU.

Vous ?

BAYARD.

Moi : tu deviens, dès-à-présent, mon écuyer ; il m'en faut un..... Je combats,

Digitized by Google

je suis vainqueur, j'épouse ma cousine, et je te fais mon intendant.

PIGEONNEAU.

Moi, intendant! a, a, a, a,.....

BAYARD.

Pourquoi ris-tu?

PIGEONNEAU.

AIR *de Figaro.*

Ma mère me dit sans cesse :
« Négligent, double vaurien,
» Jamais, grâce à ta paresse,
» Tu n'amasseras du bien. »
Si je me vois, quelle ivresse!
En intendant converti,
Ma mère en aura menti.

Je vous en prie, M. Piquet, soyez vainqueur.

BAYARD.

Tu peux te regarder comme intendant. Ah! pourquoi faut-il que le plaisir que j'éprouve soit mêlé de peine? Bellabre est mon meilleur ami, et il aime aussi ma cousine. Que je le plains de n'être point aimé! C'est un bonheur si doux!

PIGEONNEAU.

Le voici.

BAYARD.

Va tout disposer pour notre ruse.

PIGEONNEAU.

Et mon intendance.

SCÈNE III.

BAYARD, BELLABRE.

BAYARD, *à part.*

Je ne sais que lui dire.

BELLABRE, *à part.*

Le voilà paré de cette écharpe qui m'était destinée.... Il faut le tirer d'erreur.

BAYARD.

Hé bien, mon ami, tu sais que je pars pour mon donjon?

Digitized by Google

BELLABRE.

J'ai vu les apprêts de ton voyage : selon ton usage, tu auras fait encore quelque folie?

BAYARD.

Mon oncle le dit.

BELLABRE.

Il me semble que tu prends ton malheur bien gaiement, cette fois.

BAYARD.

J'ai des raisons pour cela.

BELLABRE, *à part.*

Je vois quelles sont ces raisons.

BAYARD, *à part.*

Son amour n'est peut-être pas bien fort; je vais lui tout avouer.

BELLABRE, *à part.*

Je ne sais, vraiment, comment m'y prendre pour lui dire.....

BAYARD.

Bellabre, es-tu mon ami?

BELLABRE.

En douterais-tu?

BAYARD.

Non : tu aimes ma cousine?

BELLABRE.

Je l'adore.

BAYARD.

Hé bien, mon ami, j'en suis aimé.

BELLABRE, *à part.*

Pauvre jeune homme!

BAYARD.

(*A part.*) Il est accablé du coup... (*haut.*) Tu ne m'en veux pas?

BELLABRE.

Je te l'ai dit, Bayard : nous sommes amis.

BAYARD, *lui prenant la main.*

Amis jusqu'à la mort.

Digitized by Google

BELLABRE.

Mais, à ton tour, ton amitié pourra-t-elle résister à l'aveu que je vais te faire ?

BAYARD.

Parle, et ne crains rien.

BELLABRE.

De qui tiens-tu l'écharpe qui te pare ?

BAYARD.

D'Héloïse.

BELLABRE.

Apprends qu'elle m'était destinée.

BAYARD.

A toi ?

BELLABRE.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Sous son balcon, hier au soir,
J'allais, suivant sa promesse,
Comme un gage de tendresse,
Mon ami, la recevoir.
Soudain, ta flamme discrète
Vers nous t'amène en cachette ;
Je m'éloigne ; on te la jette :
C'est un quiproquo, mon cher.
Le jour, l'Amour n'y voit goutte ;
Et, la nuit, ce dieu sans doute
N'est pas tenu d'y voir clair.

BAYARD.

Serait-il vrai ?

BELLABRE.

Crois qu'il m'en coûte pour détruire ton illusion.

BAYARD.

Mais n'es-tu pas toi-même dans l'erreur ? Car enfin j'avais demandé à Héloïse ce gage de sa foi.

BELLABRE.

Je l'avais aussi demandé.

BAYARD.

Une preuve qu'elle me la destinait, c'est qu'elle a ri de ma demande.

Digitized by Google

BELLABRE.

Une preuve qu'elle était pour moi, c'est qu'elle me l'avait promise.

BAYARD.

Tu auras mal entendu,..... tandis que, moi, j'ai lu dans ses yeux.

BELLABRE.

Tu auras mal lu : du reste, la voici ; tu t'en rapporteras, j'espère, à sa décision.

BAYARD.

Oh ! bien volontiers. (*à part.*) Que je le plains !

SCÈNE IV.

Les Précédens, HELOISE.

BAYARD.

Venez, ma cousine, venez tirer d'erreur ce pauvre Bellabre. Il prétend, et l'on pourrait le taxer de présomption, que ce don lui était destiné.

HELOISE.

Que vois-je ?

BAYARD.

Pourquoi cet étonnement ? c'est l'écharpe que vous m'avez donnée.

BELLABRE.

En croyant me la donner.

BAYARD.

Encore ! .... Quel entêtement !..... Je vous en prie, ma cousine, au nom de l'amour que vous avez pour moi, ne le laissez pas rêver plus long-temps. Le rêve qu'il fait est charmant, sans doute ; il se croit aimé de vous : mais c'est une raison pour le dissiper promptement ; plus il serait prolongé, plus le réveil serait pénible, et Bellabre est trop mon ami....

Digitized by Google

BELLABRE.

Excellent cœur ! Tout ce que tu me dis-là, je le pense à ton égard. Parlez, Héloïse ; il n'est plus temps de feindre.

HELOISE.

Mon cousin,...

BAYARD.

Ma belle cousine,.....

HELOISE.

Rendez-moi cette écharpe.

BAYARD.

Comment ?

HELOISE.

Rendez-la-moi, vous dis-je.

BAYARD.

Mais.....

HELOISE.

Je le veux.

BAYARD, *stupéfait.*

La voilà.

HELOISE.

Maintenant je vous demanderai ce qui a pu vous autoriser à croire, et sur-tout à dire que j'avais de l'amour pour vous.

BAYARD.

Qu'entends-je ?

BELLABRE.

Voilà le rêve qui se dissipe.

HELOISE

Ai-je jamais dit un mot qui ait pu vous faire soupçonner que je partageais votre folie ?... Quand vous m'avez demandé cette écharpe, j'ai cru que c'était une plaisanterie..... Je vous aurais dit alors ce que je dois vous dire maintenant.

BAYARD.

Ma cousine, j'en sais assez.

BELLABRE.

Epargnez-le.

Digitized by Google

HELOISE.

Sans vous parler de votre âge, croyez-vous que mon oncle ait jamais approuvé votre tendresse ? Il vous destine au noble métier des armes, et l'amour ne peut faire tout au plus que des héros de romans. D'ailleurs, depuis long-temps, puisqu'il faut vous l'avouer, votre ami possède mon cœur et ma foi.

BELLABRE.

Que je le plains !

HELOISE.

Cette écharpe était pour lui. Recevez-la, Bellabre : puisse-t-elle précéder le don de ma main !

BAYARD.

Retournons à mon donjon.

BELLABRE.

Mon ami, dis-moi que tu me pardonnes mon bonheur.

BAYARD.

La lice va s'ouvrir : sois vainqueur, ce sera ma première consolation.... Ma cousine, mon amour vous a offensée ?

HELOISE.

Vous n'êtes qu'un enfant ; je n'y pense plus.

BAYARD.

Et moi, je ne l'oublierai jamais. Adieu,... je retourne au château. Bellabre, je te charge de m'obtenir la grâce de suivre le Roi à l'armée.

BELLABRE.

Quoi, mon ami, tu veux.....

BAYARD.

AIR *de Dreuilh.*

Un français galant et fidelle,
Par un rare exemple d'amour,

Digitized by Google

Soupire-t-il pour une belle
Qui le dédaigne sans retour ;
Il vole au champ de la victoire ;
Là, recherchant d'autres succès,
Ses vœux se tournent vers la gloire,
Qui ne les dédaigne jamais.

SCÈNE V.

Les Mêmes, PIGEONNEAU.

PIGEONNEAU, *bas.*

M. Piquet, le Tournois va commencer... Il est temps de faire semblant de partir.

BAYARD.

Nous partons en effet.

PIGEONNEAU.

Quoi ! vous ne voulez plus combattre ?

BAYARD.

Non.

PIGEONNEAU.

Mais voyez donc votre cousine : comme elle est jolie !

BAYARD.

Partons.

PIGEONNEAU.

Je n'y comprends rien. Que vois-je ? M. Bellabre qui a notre écharpe ! Adieu mon intendance.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, L'ONCLE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

La clémence, mon ami, la clémence ; c'est la vertu des grandes ames.

L'ONCLE.

Allons, il faut toujours faire ce que vous voulez..... Vous voilà, monsieur ! votre départ est retardé : mais ne croyez pas que je

Digitized by Google

vous aie pardonné; je suis toujours en colère, très-en colère.

LE CHEVALIER.

C'est pourtant à moi que vous devez cela, petit cousin.

BAYARD.

Chevalier, je vous remercie. Mon oncle, je sens tout le prix de ce nouveau pardon : je ne le mérite pas.

L'ONCLE.

Non, certes.

BAYARD.

Je vais me rendre au château.

L'ONCLE.

Hem ?

BAYARD.

J'y attendrai vos ordres : puissent-ils me prescrire bientôt d'aller prendre part à la gloire qui attend les français dans les champs d'Italie ! (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

Les MÊMES, *excepté* BAYARD et PIGEONNEAU.

LE CHEVALIER.

Je crois qu'il s'en va.

L'ONCLE.

Laissons-le partir : fasse le ciel que ce ne soit pas encore quelque tour de sa façon !

HELOISE.

C'est un repentir.

L'ONCLE.

Un repentir ! il serait temps ; mais je n'y crois pas. (*Trompette.*) Chevalier, voilà le premier signal du Tournois.

HELOISE.

Je tremble.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Ces sons enflamment ma valeur ; je me sens électrisé : partons.... (*à Héloïse.*) Vous venez me voir triompher ?

L'ONCLE.

Elle ne veut point paraître au Tournois ; et je ne puis l'en blâmer : tous les regards seraient fixés sur elle ; je connais sa timidité ; elle aurait trop à souffrir.... Chevalier, que le ciel protége vos armes !

CHŒUR *de Dreuilh.*

La trompette sonne ;
Tout Lyon résonne
De ce bruit flatteur.
Preux Chevaliers, on { nous / vous } appelle ;
Allons, allons / Allez, allez } au champ d'honneur
Vaincre pour elle.

SCÈNE VIII.

L'ONCLE, HELOISE.

L'ONCLE, *s'asseyant.*

Et nous, attendons ici le vainqueur.

HELOISE, *soupirant.*

Attendons.

L'ONCLE.

Tu soupires, je crois ?

HELOISE.

Eh ! n'en ai-je pas raison ?

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Je dois m'en rapporter à vous,
Quand vous voulez que la victoire
Fasse le choix de mon époux.

L'ONCLE.

Ce choix te comblera de gloire :
La victoire, pour ton bonheur,
Va choisir un époux fidelle.

Digitized by Google

HELOISE.

Cela peut être ; mais mon cœur
Aurait aussi bien choisi qu'elle.

L'ONCLE.

Héloïse, ton cœur ne serait-il plus libre ?

HELOISE.

Il saura l'être, mon oncle, puisque vous l'avez ordonné.

L'ONCLE.

Quelqu'un t'aurait-il inspiré un tendre sentiment ?

HELOISE.

Je l'oublierai.

L'ONCLE.

Héloïse, pourquoi m'en avez-vous fait un mystère ?

HELOISE.

J'ai voulu long-temps me le cacher à moi-même. J'allais enfin vous découvrir ce secret, lorsque vous m'avez annoncé l'arrivée du Chevalier que vous aviez choisi pour être mon époux, et j'ai dû me taire.

L'ONCLE.

Vous avez eu tort, Héloïse ;... oui, mon enfant, tu as eu tort. Le Chevalier avait ma parole, cela est vrai ; mais, quand il s'agit de ton bonheur,.... Quel est donc l'heureux mortel qui a su te plaire ?.... Je connais la pureté de ton cœur : puisqu'il mérite ton estime, il doit être digne d'être ton époux.... Quel est-il ?

HELOISE.

C'est l'ami de Bayard.

L'ONCLE.

Bellabre ?

HELOISE.

L'habitude de le voir m'a fait connaître

Digitized by Google

ses qualités; ses qualités me l'ont fait chérir. Eh! comment ne pas l'aimer?

AIR : *Dans cette maison, à quinze ans.*

Je vois, chaque jour, dans ses yeux
Briller une audace nouvelle;
Il est loyal et généreux,
Il est soumis, il est fidelle.

L'ONCLE.

Fidelle, soumis et français!
D'honneur, j'étais bien sûr, ma chère,
Que celui que tu chérissais, (*bis.*)
N'était pas un homme ordinaire.

Que n'ai-je su son secret avant ce fatal combat! Bellabre est d'une famille digne de s'associer à la nôtre..... Sa franchise, son extérieur noble et décent, me l'ont rendu cher depuis long-temps, et j'aurais consenti volontiers..... Il me vient une idée!.... Le lieu du Tournois n'est pas très-éloigné; je puis empêcher ce combat.

HELOISE.

Il n'est plus temps.

L'ONCLE.

La trompette n'a pas encore donné le signal, et je vais....

HELOISE.

Quoi! mon oncle, vous voulez.....

L'ONCLE.

Faire ton bonheur. Bellabre peut succomber, malgré sa bravoure; et alors.... Ne me retiens pas plus long-temps; fasse le ciel que j'arrive assez tôt....!

SCÈNE IX.

Les Précédens, LAURENT.

LAURENT.

Mon monsieur, je suis vo votre serviteur très ès-humble.

Digitized by Google

L'ONCLE.

Bonjour, M. Laurent; je vous demande bien pardon, mais je sors pour une affaire importante.

LAURENT.

Mon monsieur, je viens vous ous voir pour une une affai faire sem semblable.

L'ONCLE.

Revenez demain.

LAURENT.

Je n'ai n'ai qu'un un mot à vous vous dire, ou plu plu utôt à à vous fai faire lire.

L'ONCLE.

Voyons.

LAURENT.

Un pay ay ement que je e suis fo for forcé de fai faire à l'instant tant même, m'o m'o oblige à vous vous pré é senter ce pe pe etit mé é moire. Si vous vou ouliez a avoir la la bon onté de me le e sol older tout ou de suite, vous me ti ti tireriez d'un un grand em emba ba baba rras.

L'ONCLE.

Je ne crois pas vous devoir beaucoup.

LAURENT.

Mais si si si i fait : la fou fou four our niture que j'ai li li ivrée à mon mon onsieur vo otre neveu, est un un peu chère. Voi voi oici le mé mé mémoire de li li livraison son.

L'ONCLE.

Que voulez-vous dire ?... Que vois-je ? Comment, monsieur Laurent, vous avez livré pour huit cents livres de marchandises à un enfant !

LAURENT.

Mo mo mo onsieur, c'est d'a d'a après vos vos ordres; voilà là vo otre bi bi bi bi illet.

Digitized by Google

L'ONCLE, *le prenant.*

Mes ordres ? Mon billet.....

HELOISE.

Il y a du Bayard là dedans.

L'ONCLE, *lisant.*

« Je prie M. Laurent de donner à mon » neveu tout ce qu'il lui faudra : je payerai. » — Théodore du TERRAIL. »

LAURENT.

Vous en en tendez : « tou tout ce qu'i il » lui faudra. » Oh ! il il n'a a pris que e ce qu'il lui faut faut.

HELOISE.

Le tour est gai.

L'ONCLE.

Le scélérat !.... Huit cents livres !.... Mais comment n'avez-vous pas vu....?

LAURENT.

Mo mo monsieur, je n'ai ai vu, moi, que que l'oc oc occa a asion de e faire u une bo bo bo onne affaire, et je je e l'ai l'ai faite.

L'ONCLE.

Il me payera cher celle-là.

LAURENT.

Si vou vou oulez me pai pai ayer mon on mémoire ?

L'ONCLE.

Non : vous étiez de concert avec lui pour me tromper.

LAURENT.

Mo mo monsieur, je e n'ai ja ja jamais trom trom trom ompé per per personne.

L'ONCLE.

Je le sais, je le sais. Revenez dans deux heures : je suis forcé de sortir ; il y va du bonheur de ma nièce.

Digitized by Google

LAURENT.

Il y va de de ma a considé dé dé ration.

L'ONCLE.

Revenez dans deux heures, vous dis-je. Il faut que je prévienne le combat.

(*Trompette : SIGNAL.*)

HELOISE.

C'est le signal.

L'ONCLE.

Maudit homme ! (*Allant à son secrétaire.*) Voilà ton argent.

LAURENT, *à part.*

La la la bien en heureuse trom trom trom ompette ! (*à l'Oncle.*) Mo mo mo onsieur, je vou vous ous de e mande bien pa pa pa ardon.

L'ONCLE, *s'asseyant.*

Laissez-moi.

LAURENT.

Oui, Mo mo mon onsieur. (*en sortant.*) Le di di di digne homme !

SCÈNE X.

L'ONCLE, HELOISE.

L'ONCLE.

Huit cents livres ! je ne m'étonne plus s'il était pressé de partir : mais je saurai bien le retrouver. N'ai-je pas entendu la trompette ?

HELOISE.

Je ne crois pas.

L'ONCLE.

Ce combat me jette dans une inquiétude..... Du drap de velours ! il lui faut du drap de velours ! et pourquoi faire ?

(*Trompette : FANFARE.*)

Oh ! pour cette fois, je ne me suis pas trompé : en voilà un de vaincu.

Digitized by Google

DUO *de Dreuilh.*

HELOISE.

Si c'était celui que j'aime !

L'ONCLE.

Non, non ; ce ne peut être lui :
Bellabre est la vaillance même,
Et l'amour lui sert d'appui.

Ensemble.

HELOISE.

Amour, seconde mon courage !
Que mon bonheur devienne ton ouvrage !

L'ONCLE.

Huit cents livres ! Vraiment, j'enrage.
Qu'il est cruel d'être l'oncle d'un page !

(*Trompette : APPEL.*)

HELOISE.

Un autre déjà se présente.

L'ONCLE.

Ecoutons.

HELOISE.

Je suis tremblante !

(*Trompette : SIGNAL.*)

L'ONCLE.

Ils s'attaquent avec fureur !
Je crois, d'ici, voir leur ardeur :
Chacun, d'une amante si chère,
Voudrait être le possesseur.

(*Trompette : FANFARE.*)

L'un d'eux a mordu la poussière :
Je compâtis à son malheur.

HELOISE.

Si c'était celui que j'aime !

L'ONCLE.

Non, non ; etc.

Ensemble.

L'ONCLE.	HELOISE.
Huit cents livres ! etc.	Amour, etc.

(*Trompette : APPEL.*)

Digitized by Google

L'ONCLE.

Dans la lice un autre s'avance.

HELOISE.

Ecoutons bien, faisons silence.

L'ONCLE.

Je vois d'ici les combattans :
Ils s'élancent comme les vents.

(*Trompette : FANFARE.*)

Oh ! celui-là n'a pas tenu long-temps.

HELOISE.

C'est peut-être celui que j'aime !

L'ONCLE.

Non, non ; etc.

Ensemble.

L'ONCLE.
Huit cents livres ! etc.

HELOISE.
Amour, etc.

L'ONCLE.

On vient.

HELOISE.

Ce sont des Chevaliers.

L'ONCLE.

Les vaincus, je parie ?

HELOISE, *joyeuse.*

Bellabre n'est point parmi eux.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, CHEVALIERS.

CHŒUR.

AIR : *Chantons, célébrons à jamais.*

Le sort a trahi notre ardeur,
Et notre espérance est trompée :
A vos pieds, l'ordre du vainqueur
Nous fait apporter notre épée.
Ce n'est point, hélas ! l'un de nous
Qui doit devenir votre époux.

(*Ils mettent un genou en terre, et déposent leurs épées aux pieds d'Héloise.*)

Digitized by Google

HELOISE.

AIR : *Cher neveu, vous m'avez placé.*

Relevez-vous, preux Chevaliers ;
De ma main reprenez vos armes.
Il est de plus nobles lauriers
Qui vous offrent encor des charmes :
La victoire, aux champs Milanais,
Vous attend tous ; il faut s'y rendre.
Mais souvenez-vous que jamais
Un Français ne la fit attendre.

(Un domestique relève les épées, et les donne à Héloïse qui les rend.)

L'ONCLE.

Chevaliers, quel est votre vainqueur ?

LES CHEVALIERS.

Bellabre.

HELOISE.

Je respire! Mais que vois-je ? c'est lui-même!

SCÈNE XII.

Les Précédens, BELLABRE.

L'ONCLE.

Venez, jeune Héros, venez la recevoir de ma main.

HELOISE.

Bonheur inespéré ! cher Bellabre !

BELLABRE.

Héloïse !

AIR *de Dreuilh.*

Lorsque je volais au Tournois,
Je me disais avec ivresse :
« Je dois y faire des exploits ;
» J'y combattrai pour ma maîtresse. »
Ma vaillance, du sort trompeur,
D'abord enchaîna l'inconstance ;
Mais, par malheur,
Le sort a trahi ma vaillance.

Digitized by Google

TOUS.

Ah ! par malheur,
Le sort a trahi sa vaillance.

HELOISE.

Qu'entends-je ?

L'ONCLE, *stupéfait.*

Vous êtes vaincu ?

BELLABRE.

Et soumis au même devoir que j'avais imposé à ces braves Chevaliers.

(*Il dépose son épée aux pieds d'Héloïse, qui la lui rend avec émotion.*)

L'ONCLE.

Quel sera donc le vainqueur ?

BELLABRE.

Lorsque j'ai quitté l'arène, c'était le Chevalier à qui vous l'aviez destinée.

L'ONCLE.

Le sire des Longues-Lances ?.... Allons, il a dit qu'il triompherait, et il tiendra parole. Ce diable d'homme se fait un malin plaisir de contrarier les gens !.... Ma chère Héloïse, combien je suis sensible à ton malheur ! Mais c'est ta faute aussi : pourquoi m'avoir caché cet amour ?

BELLABRE.

Quoi ! Monsieur, vous auriez consenti...?

L'ONCLE.

Je ne pouvais pas vous refuser.

AIR : *Povero Calpigi.*

Si le respect, la confiance,
La tendresse, l'obéissance ;
Si des parens être l'espoir,
Des enfans est le vrai devoir ; (*bis.*)
Suivant les droits de la nature,
Malgré que l'intérêt murmure,
Faire le bonheur des enfans,
C'est le vrai devoir des parens. (*bis.*)

Digitized by Google

HELOISE.

O mon oncle !

L'ONCLE.

Mon oncle ! mon oncle ! Il est bien temps de me dire : mon oncle !... On vient : justement, c'est le sire des Longues-Lances. Quel air triomphant !

HELOISE.

Hélas !

BELLABRE.

Il n'est donc plus d'espoir.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AIR : *La victoire est à nous.*

Pour faire mon bonheur,
Ma lance et ma valeur
Ont soutenu ma gloire :
Mais, qui pourra le croire ?
Je ne suis pas vainqueur.

(*Ils ne témoignent aucune surprise.*)

Je conçois votre étonnement ; je conçois votre chagrin, mon ami ; et le vôtre, belle Héloïse, n'a rien qui me surprenne. Mais il faut de la résignation, et, ne pouvant avoir autre chose, j'en ai. Il faut avouer cependant que c'est fâcheux : j'allais triompher ; il ne me restait plus que cinq à six Chevaliers à vaincre.

L'ONCLE.

Seulement.

LE CHEVALIER.

Apprenez les détails de cet événement malencontreux.

AIR : *Que je sentais d'impatience.*

(*à Bellabre.*)

Le héros de qui la vaillance

Digitized by Google

Vous avait enlevé le prix,
Frappé d'un seul coup de ma lance,
Sur l'arène roulait surpris.
Mille bravos
S'élancent.
D'autres héros
S'avancent :
Lance en arrêt,
Je me tiens prêt.
Soudain, attiré par la gloire
D'éprouver ma rare vertu,
Fier d'être battu,
Un noble inconnu,
D'acier revêtu,
Alors a paru.

(*La trompette pour la ritournelle.*)

« Chevalier des Longues-Lances (s'écrie-» t-il d'une voix de tonnerre, ou à-peu-près), » je viens te disputer la main d'Héloïse ; » tremble. » *Téméraire* (ai-je répondu, en le regardant avec un noble dédain), *si la belle Héloïse n'a pas d'autre époux que toi, elle court grand risque de rester fille.* Je dis : nous nous élançons, nous nous frappons, et le cirque retentit aussitôt de ce cri général :

Victoire ! victoire !.....
Et me voilà vaincu.

L'ONCLE.

Quel est ce Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Sa visière, constamment baissée, dérobe ses traits à tout le monde; mais, si j'en crois la manière dont il frappe, c'est le Diable. Lorsque je suis venu vous apprendre ma mésaventure, il avait déjà fait mordre la poussière à trois Chevaliers. Pour moi, mon ami,

AIR *de Dreuilh.*

Victime d'un destin jaloux,
J'ai perdu, malgré ma vaillance,
Le bonheur d'être son époux
Et l'honneur de votre alliance.

Digitized by Google

On peut me vaincre, je le vois :
Mais, toujours fier, toujours terrible,
Pour être vaincu quelquefois,
Je n'en suis pas moins invincible.

(*On entend une marche guerrière.*)

HELOISE.

On approche.

L'ONCLE.

C'est le vainqueur qu'on nous amène.

HELOISE, *à part.*

Cachons mon trouble, et résignons-nous.

BELLABRE, *idem.*

Affreux moment !

L'ONCLE, *idem.*

J'enrage !.... Je n'ai, du moins, rien à me reprocher.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, UN INCONNU, *couvert d'armes brillantes, et caché par sa visière ;* UN JUGE du camp, *le conduisant ;* UN ECUYER ; CHEVALIERS ; PEUPLE *de Lyon, portant des rameaux de laurier.*

CHŒUR GÉNÉRAL, *de Dreuilh.*

Que tous nos vœux s'accomplissent !
Récompensez la valeur.
Que toutes les voix s'unissent,
Et que ces murs retentissent
De la gloire du Vainqueur !

MORCEAU D'ENSEMBLE et FINAL *de Dreuilh.*

LE JUGE du camp, *présentant l'Inconnu à l'Oncle.*

Vous voyez de la victoire
Le protégé, le favori ;
C'est lui qu'elle a choisi :
Que la Beauté couronne ici la gloire !

L'ONCLE.

Quel est donc ce jeune guerrier ?

BELLABRE.

Ces armes me sont inconnues.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

C'est un héros tombé des nues
Tout exprès pour me défier.

LE JUGE du camp, *à l'Inconnu.*

Montrez-vous, preux Chevalier.

L'ONCLE, *prenant Héloïse par la main.*

De votre rare vaillance
Voici la digne récompense.

HELOISE, *à part.*

Il n'est plus pour moi de bonheur.

BELLABRE.

Cet instant déchire mon cœur.

LE JUGE du camp.

Levez, levez cette visière.

TOUS.

Il hésite : quel mystère !

LE CHEVALIER.

C'est qu'il est laid, sans doute, à faire peur.

HELOISE.

Ne craignez pas de me déplaire.

L'INCONNU.

Vous voulez me voir, sans retard ?
Je dois contenter votre envie :
A cette vaillante folie,
Peut-on méconnaître Bayard ?

TOUS.

Bayard !

L'ONCLE et LES CHEVALIERS.

Vraiment, je ne m'attendais guère
A rencontrer là { son / mon } neveu !
Ruses d'amour, ruses de guerre,
Pour { un français / le coquin } ne sont qu'un jeu.

L'ONCLE.

Viens dans mes bras. (*l'arrêtant.*) Ah ! pendard ! et mes huit cents livres ?

BAYARD, *lui présentant son épée.*

Les voilà, mon oncle.

Digitized by Google

L'ONCLE.

Embrasse-moi. Ce petit lutin fera un jour honneur à sa famille.

BAYARD, *allant vers Héloïse.*

Qu'en pense mon épouse ?

L'ONCLE.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Il en veut aussi ?... C'est donc un charme?

BAYARD.

Vous êtes tous dans l'étonnement : ne devait-elle pas être le prix du vainqueur?

L'ONCLE.

C'est vrai ; mais.....

LE JUGE du camp.

Elle est à lui.

BAYARD, *la prenant par la main.*

Et je m'en empare. Héloïse, je vous aime, je vous adore, je vous idolâtre ; (*finement.*) vous le savez.... C'est vous qui m'avez fait faire toutes les folies qui m'avaient attiré le courroux de mon oncle; vous le savez encore... Jugez s'il doit avoir des charmes pour moi, ce jour où je puis faire mon bonheur,.... en vous unissant à mon ami !

HELOISE et BELLABRE.

Qu'entends-je ?

L'ONCLE.

C'est un ange, ce petit diable-là !

BAYARD.

Sois heureux, Bellabre, si tu ne veux point que je me repente un jour du sacrifice que je te fais.

HELOISE.

Mon cher cousin !

BELLABRE.

Mon ami !

Digitized by Google

BAYARD, *à l'Ecuyer.*

Approche, brave écuyer; viens prendre ta part de gloire et de bénédictions.

L'ECUYER, *levant sa visière.*

Il est vrai que nous avons fait là une action sublime!

L'ONCLE.

Pigeonneau! (*ils rient.*)

PIGEONNEAU.

Pour vous servir.

BAYARD.

Je lui dois ma gloire; car je lui dois mes armes.

PIGEONNEAU.

Vous ne me devez rien: le drap de velours a tout payé.

L'ONCLE, *à part.*

Mes huit cents livres.

SCÈNE XV.

Les Précédens, UN VALET.

LE VALET.

Un page de Sa Majesté.

LE CHEVALIER.

Que nous veut le Roi?

L'ONCLE.

Faites entrer.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, UN PAGE, GARDES.

LE PAGE.

Sa Majesté, informée que le Vainqueur du Tournois était à peine sorti des Pages, pour lui donner une preuve des hautes espérances

Digitized by Google

qu'elle a conçues de lui en ce jour, et lui offrir le moyen de les réaliser, le crée Homme-d'armes, et l'attache à son auguste personne. (*Il lui remet un rouleau de papier.*)

BAYARD, *à part.*

O bonheur ! voilà tous mes vœux remplis, (*regardant Héloïse.*) ou à-peu-près.

L'ONCLE.

Vous voilà sur le chemin de la gloire, Monsieur.

HELOISE.

Si j'en crois mes pressentimens, il ira loin.

BAYARD.

Je suivrai CHARLES VIII.

CHŒUR FINAL, *de Dreuilh.*

Partez, aimable Chevalier :
Dans le vaste champ de la gloire,
L'avenir vous offre un Laurier,
Et chaque jour une Victoire.

Fin de la Pièce.

Pour se procurer la Musique et les Brochures, s'adresser à M. SOLOMÉ, Artiste et Régisseur du Théâtre des Célestins, à Lyon.

Digitized by Google